

CAMILLA
LÄCKBERG

HENRIK
FEXEUS

Le culte

roman traduit du suédois par Susanne Juul et Andreas Saint Bonnet



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Quartier de Södermalm, Stockholm. Un petit garçon disparaît d'une école maternelle sans laisser de trace et l'hypothèse d'un enlèvement est rapidement confirmée. L'inspectrice Mina Dabiri n'est pas sans savoir que dans une telle affaire son plus grand ennemi est le temps. Et lorsque les enquêteurs font le lien avec le rapt d'une fillette survenu un an plus tôt, dont l'issue fut tragique, la course contre la montre est engagée. Tout porte à croire que ce n'est que le début d'une série de disparitions et, pour la première fois depuis leur collaboration et les événements dramatiques qu'ils ont vécus, Mina reprend contact avec le mentaliste Vincent Walder. Son regard singulier apporte un éclairage inattendu, mais il est peut-être déjà trop tard...

Sans compter que la vie personnelle de Mina n'est pas de tout repos ! Sa mère, dont elle n'avait plus de nouvelles depuis des années, refait surface. Elle vit désormais au sein d'une communauté revendiquant un épicurisme pour le moins curieux où : "Tout est souffrance, la douleur purifie."

Après *La Boîte à magie*, Camilla Läckberg et Henrik Fexeus sont de retour avec un deuxième volet redoutable de la série à succès mettant en scène le duo d'enquêteurs improbable aux multiples névroses mais étrangement complice.

LE CULTE

“Actes noirs”

CAMILLA LÄCKBERG ET HENRIK FEXEUS

Camilla Läckberg est la reine incontestée du polar scandinave. Grâce à son héroïne Erica Falck et à la série Fjällbacka, elle s'est imposée sur la scène littéraire internationale. En France, tous ses livres sont publiés chez Actes Sud.

Henrik Fexeus est un mentaliste, auteur et présentateur suédois. Plusieurs prix lui ont été décernés, aussi bien pour ses livres que pour ses interventions publiques. Il est reconnu dans le monde entier pour ses recherches sur la communication non verbale.

DE CAMILLA LÄCKBERG

Dans la série Fjällbacka

LA PRINCESSE DES GLACES, Actes Sud, 2008 ; Babel noir n° 61.

LE PRÉDICATEUR, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 85.

LE TAILLEUR DE PIERRE, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 92.

L'OISEAU DE MAUVAIS AUGURE, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 111.

L'ENFANT ALLEMAND, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 121.

LA SIRÈNE, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 133.

LE GARDIEN DE PHARE, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 158.

LA FAISEUSE D'ANGES, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 175.

LE DOMPTEUR DE LIONS, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 206.

LA SORCIÈRE, Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 223 ; Actes Sud audio, 2020.

CYANURE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 71.

LA CAGE DORÉE. LA VENGEANCE D'UNE FEMME EST DOUCE ET IMPITOYABLE, Actes Sud, 2019 ; Actes Sud audio, 2019 ; Babel noir n° 259.

FEMMES SANS MERCI, Actes Sud, 2020 ; Actes Sud audio, 2020.

DES AILES D'ARGENT. LA VENGEANCE D'UNE FEMME EST DOUCE ET IMPITOYABLE, Actes Sud, 2020 ; Actes Sud audio, 2020 ; Babel n° 280.

SANS PASSER PAR LA CASE DÉPART, Actes Sud, 2021 ; Actes Sud audio, 2021.

LA BOÎTE À MAGIE (avec Henrik Fexeus), Actes Sud, 2022 ; Actes Sud audio (lu par Odile Cohen), 2022.

Jeunesse

SUPER-CHARLIE, Actes Sud Junior, 2012.

SUPER-CHARLIE ET LE VOLEUR DE DOUDOU, Actes Sud Junior, 2013.

LES AVENTURES DE SUPER-CHARLIE. MAMIE MYSTÈRE, Actes Sud Junior, 2015.

Cuisine

À TABLE AVEC CAMILLA LÄCKBERG, Actes Sud, 2012.

Titre original :

Kult

Éditeur original :

Bokförlaget Forum, Stockholm

© Camilla Läckberg et Henrik Fexeus, 2022

publié avec l'accord de Nordin Agency A.B, Suède

© ACTES SUD, 2023

pour la traduction française

Illustration de couverture : © Nicoletta Ceccoli

ISBN 978-2-330-17916-8

CAMILLA LÄCKBERG &
HENRIK FEXEUS

Le Culte

roman traduit du suédois
par Susanne Juul et Andreas Saint Bonnet

ACTES SUD

PREMIÈRE SEMAINE

Fredrik vérifie pour la centième fois que le sac en plastique masque bien son contenu. Il tient à garder le secret jusqu'au dernier moment. Le soleil d'été grille son visage, il doit faire au moins trente degrés. Malgré la chaleur, il décide d'aller à pied jusqu'à l'école maternelle d'Ossian près de Zinkensdamm, depuis son lieu de travail dans le quartier de Skanstull. C'est mercredi, il a pu quitter le bureau un peu plus tôt que d'habitude. Personne n'est très regardant sur les horaires sous une telle canicule. La plupart de ses collègues se sont sûrement déjà réfugiés sous l'auvent d'une terrasse, en compagnie d'une bière bien froide.

Le trajet ne prend qu'une vingtaine de minutes, il aurait pourtant dû prévoir une bouteille d'eau. Il a retiré sa veste et retroussé ses manches. La chemise lui colle au dos. Il n'y fait pas attention. Aujourd'hui, tout va bien.

Il vérifie une fois de plus le sac. La boîte de Lego Technic est si grande qu'elle dépasse presque. C'est une McLaren Senna GTR. La passion d'Ossian pour les voitures est un mystère : ni Fredrik ni Josefín ne portent réellement d'intérêt à ces choses-là. En revanche, construire des Lego amuse autant le père que le fils.

La boîte indique 10+ et Ossian n'a que cinq ans, mais Fredrik sait qu'il y arrivera sans problème. Ce gamin est vraiment futé. Parfois plus que son père, se dit Fredrik en éclatant de rire sous le soleil. C'est ça, un papa tellement malin qu'il offre de longues heures d'activités d'intérieur à son fils alors qu'il fait un temps splendide. Tant pis, il fera sûrement encore beau demain.

Ossian a de toute façon déjà passé la majeure partie de la journée dehors. Les classes en plein air lui font beaucoup de bien. À la maison, s'il n'a pas de Lego pour s'occuper, il cra-pahute partout. Josefin se demande parfois si leur fils n'est pas hyperactif. Ils n'ont pas voulu le faire diagnostiquer. Pas encore, en tout cas. L'énergie dont Ossian fait preuve semble être une bonne chose, en tout cas comparé à certains de ses copains qui se jettent sur l'iPhone de leurs parents à l'instant où ils viennent les chercher. L'horreur.

Fredrik consulte l'heure en arrivant à l'école maternelle de Backen. Malgré la chaleur, il a marché tellement vite qu'il est en avance. Ils ne sont probablement pas encore revenus du parc de Skinnarvik.

— "*Hey sexy lady*"..., chantonne-t-il en remontant la colline derrière l'école.

Ossian est accro à Gangnam Style en ce moment. Il n'y a rien à faire, se dit Fredrik avec un sourire. Ils ont même travaillé la chorégraphie ensemble.

En haut de la colline se trouve un grand terrain de jeu boisé. Pour Ossian, ce n'est rien moins qu'une forêt, et Ossian adore la forêt.

— "*Oppan gangnam style !*" s'exclame Fredrik.

Des enfants hauts comme trois pommes lui jettent des regards dubitatifs avant de retourner à leurs jeux. Les gamins portent des gilets orange arborant les logos de leurs maternelles respectives. Le parc est très populaire. L'atmosphère résonne de cris et de rires. C'est un jour idéal pour jouer à cache-cache dans les arbres. Le Lego Technic devra peut-être attendre un autre jour. Ils ne sont pas pressés, Josefin a promis de s'occuper du repas. Il aperçoit Tom, l'un des employés de la maternelle de Backen.

— Salut ! lance-t-il en souriant à Tom, qui est occupé à débarasser un petit des deux coulées de morve qui ornent son visage.

— "*Opp opp opp opp*", répond joyeusement Tom sur la mélodie que tout le monde connaît. Devine qui a choisi la musique pour la gym aujourd'hui ?

— Je vous avais prévenus. Avant la fin de la semaine, vous aurez une trentaine de petits danseurs de K-pop. Il est où, le génie de la danse ? Je ne le vois pas.

Tom termine l'opération d'essuyage et réfléchit un instant.

— Peut-être vers les balançoires ? suggère-t-il. Il traîne souvent là-bas.

Bien vu. Quand Ossian ne court pas dans tous les sens, il adore faire de la balançoire. Ou plutôt, il adore être assis sur une balançoire. C'est son refuge, d'où il contemple l'existence en toute tranquillité.

Fredrik se dirige vers les balançoires. Elles sont toutes occupées, mais Ossian n'est pas là. Felicia, une copine d'Ossian un peu plus âgée que lui, est en train de s'éloigner. Fredrik se dépêche de la rattraper.

— Bonjour, Felicia, tu as vu Ossian ?

— Oui, tout à l'heure.

Il fronçe les sourcils. Une once d'inquiétude s'imisce en lui. Il sait bien que c'est injustifié, un simple réflexe de parent surprotecteur. Se crispier dès l'instant où quelque chose *pourrait* ne pas être tout à fait normal était sans doute très utile pour survivre dans la savane, en d'autres temps, mais ici et maintenant, c'est excessif. Il le sait, rationnellement. Mais ça ne l'aide pas. Les poils de sa nuque se hérissent comme sous l'effet d'un courant d'air glacial. La grosse boîte de Lego le gêne, tout d'un coup. Il revient vers Tom à grandes enjambées.

— Il n'est pas aux balançoires, dit-il.

— Bizarre.

Tom consulte la liste des enfants récupérés par leurs parents.

— Il est toujours ici... attends. Jenya est entrée avec un groupe de petits. Il les a peut-être suivis pour aller aux toilettes, et puis il est resté à l'intérieur. Je suis désolé, Jenya aurait dû m'avertir. Mais tu sais ce que c'est.

Oui, il sait ce que c'est, bien sûr. L'inquiétude s'évanouit. Il pousse un soupir de soulagement. Tom et Jenya sont compétents et responsables, mais les enfants ont leur volonté propre, ainsi qu'une capacité indéfectible à ne pas être là où on voudrait qu'ils soient. Il compatit en voyant l'embarras de Tom. Ça ne rigole pas quand on a la charge d'enfants en bas âge. Certains parents auraient fait un scandale pour moins que ça.

— Bien sûr, dit-il. Bon week-end, Tom, à lundi ! “*Oppa oppa !*”

Fredrik redescend la colline au pas de course. La porte de l'école est ouverte. Il entre dans le couloir où chaque enfant a un crochet et un box avec son nom dessus, pour les vêtements de rechange. Celui d'Ossian est vide. Ce qui ne signifie rien en soi. Si Ossian est allé aux toilettes, il peut très bien avoir balancé sa veste par terre dans l'urgence. Ou peut-être qu'il l'a laissée sur l'aire de jeu, vu la chaleur. Fredrik n'aurait jamais dû l'obliger à mettre une veste aujourd'hui. Quelle erreur. Ossian a dû crever de chaud.

Fredrik ne se donne pas la peine d'enlever ses chaussures.

— Ossian, tu es là ? crie-t-il en tapant sur la première des deux portes de toilettes.

Jenya s'avance vers lui dans le couloir. Derrière elle, des tout-petits se jettent de la peinture au doigt avec des hurlements qui semblent partagés entre le rire et l'horreur.

— Salut, Fredrik, tu as oublié quelque chose ? dit-elle. Ossian est au parc avec Tom.

Le sentiment d'un truc qui cloche revient avec une telle force qu'il se sent chavirer. Plus rien à voir avec un petit vent froid dans la nuque. C'est un coup de poing dans le plexus.

— Il n'est pas dans le parc. J'en viens. Tom a dit qu'il était avec toi.

— Non, il n'est pas ici. Tu as été aux balançoires ?

— Oui. Il n'y est pas, je te dis. Merde !

Il tourne les talons et se précipite dehors. C'est déjà arrivé qu'un enfant fugue de l'école. Felicia, par exemple. Elle avait fait tout le chemin jusque chez elle sans que personne ne se rende compte de son absence. Le malaise qu'il ressent doit hanter les parents de la petite chaque jour depuis ce moment-là. Il se demande si on peut s'habituer à cette sensation. Pour sa part, il est sûr que non.

Il remonte la colline en courant. Pas facile avec ce putain de carton de Lego. Et tous ces enfants partout. Il scrute chacun d'entre eux tout en essayant de se calmer. Paniquer ne sert à rien. Mais Ossian est introuvable.

Aucun de ces enfants n'est son fils.

Tom ouvre grand les yeux en voyant Fredrik revenir. Il saisit immédiatement la gravité de la situation.

— Il est forcément là, dit Fredrik en lâchant le sac pour être plus libre de ses mouvements.

Tom demande aux enfants les plus proches s'ils ont vu Ossian. Les cabanes. Ossian se cache peut-être dans les cabanes. Fredrik s'y précipite, mais constate qu'elles sont vides. Qu'a-t-il pu imaginer... S'aventurer dans les arbres ? Tout seul ? Quelqu'un l'a forcément vu.

Felicia.

Elle dit l'avoir vu plus tôt.

Il revient vers Tom et les autres enfants. Sa gorge brûle sous l'effort et la sueur coule de son front et dans son dos. Felicia est là, elle construit un château de sable avec son petit seau. Comme si de rien n'était. Comme si le monde n'était pas en train de s'effondrer.

— Felicia, dit-il en s'efforçant de ne pas laisser paraître la panique folle qu'il ressent. Tu as dit que tu avais vu Ossian plus tôt. C'était quand ?

— C'est quand il parlait avec la vilaine madame, répond-elle sans lever le regard de son édifice.

— La vilaine..., répète-t-il, tout en sentant sa gorge se transformer en papier de verre. Une vieille dame ?

— Non, pas très vieille, répond la petite. Comme ma maman. C'est son anniversaire, alors elle a trente-cinq ans.

Il déglutit avec difficulté. Quelqu'un est donc venu. Quelqu'un est venu et a parlé à son enfant. Pas un employé ou un des autres parents. Un inconnu. Il s'accroupit devant Felicia, luttant contre l'envie de la secouer.

— Tu la connais, cette femme ? dit-il en s'efforçant de ne pas crier. Pourquoi elle était vilaine ?

Felicia lève ses yeux embués de larmes de son château de sable. Il recule d'un pas pour ne pas perdre l'équilibre. Il le voit dans son regard, il sait déjà trop bien ce qui s'est passé. Ce qui ne doit jamais arriver. Qui ne *peut* pas arriver.

— Je m'en fiche de ses jouets, dit Felicia. Ossian voulait les voir, mais pas moi. Moi, je voulais caresser les chiots. Elle a dit qu'elle les avait dans sa voiture. Mais que j'avais pas le

droit de venir. C'est seulement Ossian qui avait le droit de les voir. Alors ils sont partis.

Un trou noir s'ouvre dans la poitrine de Fredrik et l'engloutit tout entier.

Mina scrutait la pièce depuis le seuil. La salle de sport n'était pas surpeuplée, ce jour-là. Tant mieux. Il y avait essentiellement des personnes d'un certain âge. Ce n'était pas l'heure des lycéens, des femmes adeptes de crossfit et des bodybuilders. À trois heures de l'après-midi en semaine, les seniors régnaient pour un temps sur les lieux. Ça lui convenait parfaitement : ces derniers nettoyaient les machines avec soin, avant et après utilisation. Non pas que Mina envisageait de prendre le moindre risque. Dans la poche de son survêt de sport, elle avait comme toujours des gants jetables, deux petits sprays désinfectants, des lingettes en microfibre et une poche refermable pour y déposer tout après usage.

Au programme du jour, jambes et torse. Elle enfila une paire de gants et se mit à soigneusement désinfecter toutes les parties d'une presse pour jambes et fessiers. Ça ne lui avait pas échappé, certaines personnes se contentent de nettoyer les poignées. Ou, pire, seulement le siège. La saleté et les bactéries des autres pouvaient s'incruster n'importe où. Elle ne comprenait pas comment les gens pouvaient être à ce point négligents.

Elle replia la première lingette, la jeta dans la poche refermable et en prit une neuve. Quand elle entra dans une salle de sport, elle avait l'impression de plonger dans un véritable foyer d'infection. Il lui était impossible de s'entraîner dans la salle de l'hôtel de police, elle connaissait trop bien les zigos qui la fréquentaient. Ici, au moins, la crasse n'avait pas de visage.

Elle aurait préféré s'entraîner en portant un masque pour se protéger de l'air vicié de la salle. Elle avait entendu dire que les haltérophiles avaient tendance à lâcher des gaz, et la seule idée des bactéries fécales présentes dans le système de ventilation la faisait suffoquer. Mais porter un masque ne ferait qu'attirer l'attention sur elle, ce qu'elle souhaitait éviter. Elle se dit qu'elle pourrait peut-être se procurer un masque d'entraînement comme ceux que certains sportifs utilisent pour augmenter leurs capacités respiratoires.

— Vous êtes là pour faire de l'exercice ou le ménage ? Si vous avez fini, j'utiliserais bien la machine.

Mina sursauta et leva les yeux du dossier qu'elle était en train de nettoyer. Un septuagénaire aux petites lunettes rondes et cheveux blancs la regardait d'un air interrogateur. Il portait un tee-shirt rouge, non pas un vêtement de sport fait d'une matière qui respire, mais un tee-shirt en coton tout ce qu'il y avait de plus ordinaire. Avec une grande tache de sueur sur la poitrine. Elle frémit.

— Vous avez conscience à quel point le coton est anti-hygiénique dans une salle de sport ? Ce genre de tissu absorbe la sueur qui se dépose ensuite sur toutes les surfaces. Ça devrait être interdit de porter des vêtements comme ça ici.

L'homme lui décocha un regard assassin, secoua la tête et s'éloigna. Il n'était visiblement pas disposé à l'écouter. Aucune importance. Après un dernier récurage vigoureux, elle jeta la lingette et les gants dans le sac refermable. Enfin, elle s'installa et régla la charge. L'homme au tee-shirt rouge s'était installé à la machine à tractions, lui tournant le dos. L'arrière de son tee-shirt était sans aucun doute imbibé de sueur lui aussi. Elle fronça le nez. À choisir entre plaire aux autres ou rester en bonne santé : pas une seconde d'hésitation. Les gens pouvaient garder pour eux leurs bactéries et leur approbation.

Mina avait l'habitude qu'on la prenne pour une extraterrestre. Elle n'avait besoin de personne. Le phénomène d'"affinité" était un mythe entretenu par Hollywood, tout comme les concepts d'"âme sœur" ou de "grand amour". Des idées si insidieuses que même les gens sains d'esprit en venaient à développer des angosses. Les études prouvant que c'était un réel problème ne

manquaient pas. Elle avait lu que les gens avaient tendance à dévaluer leur couple et leur partenaire après avoir vu une comédie romantique. Aucune relation dans la vraie vie n'était à la hauteur de cette vue de l'esprit qu'était l' "amour éternel".

Elle-même n'avait jamais ressenti de réelle proximité avec une autre personne, à part les quelques années passées avec sa fille. Même l'homme avec qui elle avait vécu n'avait pas éveillé grand-chose en elle. Non, l'intimité, ce n'était pas pour elle. Ça ne l'intéressait pas, avec personne.

Quoique...

Sauf avec lui.

Le mentaliste.

Mais c'était il y a longtemps.

Elle avait vu une pub pour le nouveau spectacle de Vincent sur Facebook. Elle avait failli réserver une place mais s'était finalement abstenue. Elle ne savait pas comment elle aurait réagi en le voyant sur scène. Et s'il ne la reconnaissait pas ? Qu'elle restait anonyme dans le public ?

Et si c'était l'inverse ?

Elle fronça les sourcils. Mieux valait garder ses distances. Ne pas prendre de risque. Lui, de son côté, n'avait pas pris d'initiative non plus. Ce qu'elle comprenait, bien sûr. D'abord, il avait sa famille. Que sa femme se soit demandé ce qui se tramait entre Vincent et Mina à l'époque, presque deux ans auparavant, ne faisait pas mystère. Vincent avait dit que Maria était incroyablement jalouse. Les événements sur l'île n'avaient rien arrangé. Mina avait failli y mourir avec Vincent. Elle pouvait comprendre que la femme de Vincent la déteste depuis. Non pas que ce soit sa faute. Mais quand même, elle était de la police.

En plus, Vincent et elle avaient partagé des choses que les autres ne pouvaient pas comprendre. Ce qui s'était passé sur l'île de Lidö les avait rapprochés d'une façon indéfinissable.

C'était pour cette même raison qu'il avait été délicat de garder le contact. Ils s'étaient rapprochés à un degré qu'elle n'était pas capable de gérer. C'était mieux ainsi. Quand elle était seule, elle était dans sa forteresse. En sécurité. Pour lui, c'était probablement la même chose.

Et pourtant...

— Souvenez-vous, dit Vincent, que ce que vous allez voir n'est pas réel. Je vais vous montrer comment avoir l'air de posséder des capacités surnaturelles sans véritablement en avoir. Car croyez-moi, je n'en possède pas.

Il leva un sourcil, ménagea un silence, comme pour dire "quoique". À peu près la moitié des spectateurs rit. Mais ce n'était pas un rire franc, plutôt un rire un peu tendu. Exactement ce qu'il cherchait.

La salle Crusellhallen, à Linköping, était comble. Mille deux cents personnes de la ville et des environs s'étaient déplacées, un mercredi soir, pour voir se produire le maître mentaliste. Un public un peu trop important à son goût, mais sa participation à une enquête criminelle spectaculaire deux ans auparavant avait attiré l'attention de tous les médias sur lui. S'il n'avait pas déjà été connu, il le serait devenu. Pas intimement, bien sûr. Personne ne savait qui était Vincent. Mais les médias adoraient le maître mentaliste. Et le public aussi. Depuis qu'il avait failli mourir noyé dans une cuve, les ventes de billets avaient explosé.

Umberto avait cependant réussi à protéger des médias les détails les plus personnels quant à son implication dans l'affaire. Raison pour laquelle il avait pu poursuivre sa carrière. Le grand public l'aurait sans doute regardé d'un autre œil s'il avait su qu'il était indirectement lié à trois meurtres. Vincent était innocent, bien sûr. Au moins en ce qui concernait les assassinats. Mais l'innocence est un terme relatif pour la presse. C'est pourquoi son agent et lui avaient fait

le nécessaire pour occulter le mobile de Jane, ainsi que son identité et sa filiation avec Vincent. Jane et Kenneth avaient eu le bon goût de disparaître de la surface de la terre, ce qui avait bien aidé.

Expressen avait bien tenté de déterrer l'histoire de leur mère, mais Umberto leur était tombé dessus. Il avait menacé le journal de ne plus jamais recevoir de communiqué de presse, ou d'entretien avec les artistes représentés par son agence. Le journal était-il vraiment prêt à risquer son lien le plus précieux avec le monde du spectacle suédois juste pour publier une histoire racoleuse ? Apparemment pas, le papier n'était jamais sorti. Vincent s'était dit que le tempérament italien d'Umberto n'y était sans doute pas pour rien non plus.

Le fait que les meurtriers s'étaient directement adressés à Vincent en cachant son véritable nom dans les dates de leurs crimes avait cependant fuité. Rien n'aurait pu empêcher un tel scoop d'avoir un sensationnel retentissement médiatique.

Par la suite, Vincent avait commencé à recevoir des énigmes, codes et autres casse-têtes que les gens lui envoyaient sans se rendre compte à quel point c'était inapproprié. Mais si l'être humain avait été simple à comprendre, il ne serait jamais devenu mentaliste.

— Ce que je vais vous montrer maintenant peut sembler désuet, continua-t-il. Pourtant, les mêmes moyens pourraient servir à créer une religion, aujourd'hui encore. Ou une secte.

Le décor représentait un salon fin XIX^e et Vincent lui-même portait des vêtements d'époque. Deux fauteuils en cuir capitonné se faisaient face. Dans l'un des deux, un homme était assis, visiblement nerveux.

Au début du spectacle, Vincent avait demandé s'il y avait dans le public un médecin ou au moins quelqu'un sachant prendre le pouls. L'homme en question faisait partie de ceux qui avaient levé la main. Il était parfaitement détendu en montant sur scène. Il riait même. Mais quand Vincent lui avait fait signer un formulaire le dédouanant de toute responsabilité médicale ou juridique quant à ce qui allait se passer, laissant Vincent seul responsable de la suite, l'homme avait commencé à perdre de sa contenance. Toute la salle retenait

son souffle. Vincent adorait ce moment. Faire signer un tel document était un moyen facile pour créer une ambiance dramatique. Pour Vincent, c'était aussi l'occasion de se rappeler que son numéro pouvait réellement mal tourner.

— Bon, alors, Adrian, dit-il en prenant place dans le fauteuil libre. Nous allons donc essayer de communiquer avec l'autre monde. Avec les morts. Avez-vous un parent décédé avec qui vous voudriez entrer en contact ? J'ai la sensation que vous pensez à quelqu'un qui vous manque, mais ce n'est pas votre grand-mère... je la ressens encore en vie... mais peut-être... votre grand-père ? Il vous manque ?

L'homme eut un rire gêné et se tortilla sur son siège.

— Vous avez raison, Elsa est toujours en vie, dit-il. Mais Arvid, mon grand-père donc, est mort il y a dix ans.

L'astuce était simple, à la portée de n'importe quel aspirant médium. Ce n'était qu'un raisonnement logique. L'homme avait l'air d'approcher les trente ans. Ses parents avaient donc sans doute entre cinquante et soixante ans. Et ses grands-parents probablement entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix. En se basant sur l'espérance de vie des hommes et des femmes, il était statistiquement plus probable que sa grand-mère soit encore en vie, et pas son grand-père. En d'autres circonstances, Vincent aurait eu honte de bluffer ainsi, surtout compte tenu de l'émotion que cela provoquait chez l'homme en face de lui. Mais ce numéro avait pour but, justement, de démontrer comment manipuler autrui, gagner sa confiance et, à terme, son argent. Pour y arriver, tous les moyens étaient permis.

— Allons donc à la recherche de grand-père Arvid, déclama Vincent.

Il balaya le public du regard.

— Rassurez-vous, ce n'est pas pour de vrai.

Il se tourna vers Adrian, l'air grave.

— Je vais maintenant entrer en contact avec l'autre monde, dit-il. Mais pour cela... il va falloir que je m'y rende.

Il prit une ceinture et la souleva afin que tout le monde la voie. Ensuite, il l'enfila autour de son cou, passa le bout dans la boucle et serra légèrement. Il tendit le bras gauche à la victime de ce soir, qui était de plus en plus pâle.

— Prenez mon pouls, s'il vous plaît, demanda-t-il. Tapez du pied à chaque pulsation pour que tout le monde puisse l'entendre.

L'homme saisit son poignet et tâta de l'index et du majeur jusqu'à trouver le pouls. Il se mit à taper du pied au rythme des pulsations. Vincent le regardait droit dans les yeux.

— On se reverra à mon retour, dit-il. Enfin, j'espère. Continuez à surveiller mon pouls avec attention.

Vincent resserra la ceinture autour de son cou en grimaçant. À ce moment précis du spectacle, il n'avait pas besoin de faire semblant, ça lui faisait réellement mal. Il maintint la ceinture serrée tandis qu'Adrian battait la mesure au rythme de son pouls. Au bout de quelques secondes, la pulsation se mit à ralentir.

Vincent ferma les yeux et laissa sa tête retomber, sans lâcher la ceinture. Adrian tapa encore quelques coups, pas très assurés, puis stoppa. Un murmure de surprise et de tension parcourut le public. Adrian tenait toujours le poignet de Vincent entre ses doigts. Mais son pied restait inerte. Il n'y avait pas de doute, le pouls du mentaliste avait disparu. Il s'était étranglé.

Vincent attendit patiemment que les spectateurs commencent à s'agiter. Une peur véritable se répandait dans la salle. Le moment venu, il leva lentement la tête et relâcha la ceinture. Il se tourna vers Adrian, les yeux dans le vide.

— Adrian, murmura-t-il.

Ce dernier sursauta.

— Un esprit se trouve dans cette salle, son nom est Arvid, continua Vincent de sa voix empâtée. Vérifions qu'il s'agit bien de votre grand-père. Posez-lui une question dont la réponse est connue de lui seul. Quelque chose de votre enfance, peut-être ? Arvid dit... Arvid vous a appris à faire du vélo ? Ça peut être à ce sujet ?

Adrian hocha la tête, visiblement troublé.

— Demandez-lui à quel endroit je me suis fait mal, dit-il.

Vincent resta silencieux quelques secondes, comme s'il écoutait une voix que lui seul pouvait entendre.

— Vous vous êtes écorché le genou, dit-il. Et votre grand-père vous a suggéré de ne rien dire à votre maman. Vous avez toujours la cicatrice.

Adrian lâcha le bras de Vincent, choqué. En réalité, la plupart des gens ont le souvenir d'un genou écorché dans leur enfance. Vincent employait un mélange habile de suggestion et d'intuition. La mémoire est un drôle de phénomène. Si les choses ne s'étaient pas passées exactement comme ça, alors à partir de maintenant elles étaient ainsi, dans la tête d'Adrian.

— Arvid voudrait vous dire quelque chose, continua Vincent. Il dit... il dit que vous devez tenir le coup et avoir confiance en vous-même. Vous allez y arriver, même si ça prend plus de temps que vous ne l'aviez prévu. Il ne faut pas perdre courage. Vous comprenez à quoi il fait allusion ?

Adrian hocha la tête en silence.

— Il parle de mon entreprise, dit-il enfin. C'était notre dernier sujet de conversation avant sa mort. Je n'ai toujours pas réalisé mon projet.

— Il dit qu'il regrette ce qui s'est passé. Que veut-il dire ?

— Nous ne nous sommes pas souvent vus les dernières années, dit Adrian, d'une voix basse. Nous nous étions brouillés.

— Il en est désolé. Il dit aussi qu'il vous aimait et vous aime toujours.

Les larmes se mirent à couler sur les joues d'Adrian. C'était un moment essentiel du spectacle, mais Vincent n'aimait pas provoquer de telles émotions chez les volontaires. Il n'avait rien fait d'autre que de se servir de l'effet Barnum. Dire des choses qui semblent spécifiques et personnelles mais qui sont en réalité si ouvertes à l'interprétation que la plupart des gens s'y identifient immédiatement. L'astuce classique utilisée par les médiums étant de laisser le client expliciter lui-même la signification de ce que disent les "esprits", car ainsi le médium ne se trompe jamais. Et si quelques inexactitudes se glissaient dans le récit, le client se chargerait de récrire ses propres souvenirs.

— Le contact faiblit, dit Vincent avec effort. Avez-vous quelque chose à dire à Arvid, avant qu'il ne soit trop tard ?

— Seulement... merci, chuchota Adrian. Merci.

Vincent tendit le bras et sa tête retomba comme s'il était inconscient. Toute la salle retint son souffle. Adrian saisit son poignet, cherchant son pouls. Au bout d'un instant, Adrian

recommença à taper du pied au sol. Lentement et irrégulièrement au début. Puis de plus en plus normalement.

Vincent ouvrit les yeux. Il prit la main d'Adrian avec un sourire prudent. Ce numéro ne déclenchait jamais d'applaudissements tonitruants. Les spectateurs étaient trop secoués et ne savaient pas vraiment comment interpréter ce qu'ils avaient vu. Mais il savait qu'ils en parleraient pendant longtemps.

— Souvenez-vous, dit Vincent en employant les mêmes mots qu'au début, mais d'une voix beaucoup plus douce.

Le public était saisi d'émotion. Il fallait le respecter.

— Je ne suis pas capable d'entrer en contact avec des esprits. Je ne crois pas que qui que ce soit puisse entrer en contact avec des esprits, parce que je ne crois pas aux esprits. Par contre, je suis capable de vous en donner l'illusion, tout comme certains médiums très convaincants. Les mêmes techniques psychologiques et verbales utilisées il y a cent cinquante ans sont mises en pratique aujourd'hui encore par des individus au salaire horaire élevé qui cherchent à vous donner l'illusion d'entrer en contact avec vos proches décédés. Quand quelque chose semble trop beau pour être vrai, c'est bien souvent le cas. Merci à toutes et à tous.

Il s'éclipsa de la scène avant même que les applaudissements ne commencent. Il voulait laisser les spectateurs à leurs réflexions.

Il avait mal au cou. Cette ceinture à la noix lui faisait vraiment mal. Il fallait qu'il soit plus prudent. En plus, ce soir, il avait interrompu son pouls pendant bien trop longtemps. Si le contact avec les esprits était du pur bluff, cette partie-là ne l'était pas. Il y avait d'autres méthodes que la ceinture, et il savait aussi arrêter le pouls au niveau de son bras uniquement, et pas dans tout le corps. Les techniques qui servaient à interrompre les pulsations dans certaines zones du corps font partie des secrets les mieux gardés du mentalisme, et Vincent n'avait jamais révélé à qui que ce soit comment il s'y prenait. Et même en se limitant au bras, il ne fallait pas plus de trente secondes pour que la situation devienne dangereuse. Le plus souvent, la personne lâchait son bras dès que les battements disparaissaient, mais Adrian avait tardé. Et Vincent n'avait

pas eu le choix. Il avait hâte de laisser cette journée derrière lui. Bloquer la circulation sanguine aussi longtemps n'était pas bon pour lui.

Il descendit dans sa loge et remarqua instantanément les trois bouteilles d'eau minérale. Il serra les dents. La vision lui faisait le même effet qu'un accord terriblement dissonant. Il ouvrit rapidement le frigo et en sortit une quatrième qu'il aligna avec les autres. La tension de ses mâchoires se calma. Il remplit un verre d'eau du robinet, se laissa tomber dans le canapé et souffla.

Les spectateurs applaudissaient toujours, mais il n'y prêtait pas attention. Ce serait si facile de remonter sur la scène, tout sourire, et de transformer l'expérience en quelque chose d'anodin. Non, ce qu'il voulait, c'était que ses spectateurs y repensent, encore et encore.

Il s'accorda quelques minutes de repos avant de se changer. Il s'efforçait de perdre cette vieille habitude de s'allonger par terre de tout son long après chaque spectacle. Parfois avec succès. La plupart du temps, le réflexe était trop fort. Il saisit son téléphone. Sains Bergander, son ami constructeur d'illusions de magie, qui l'avait aidé dans l'enquête concernant les meurtres de Tuva et les autres, était dans la salle ce soir, et Vincent se demanda ce qu'il pensait de ce nouveau spectacle. Sains lui avait effectivement envoyé un message. L'horaire indiquait qu'il l'avait envoyé à l'instant même où Vincent avait quitté la scène. Mais le message de Sains pouvait attendre. D'autres personnes pouvaient avoir donné des nouvelles.

Ou, plus précisément, une autre personne.

Vincent examina la liste des messages reçus. Il y en avait d'autres, en effet. Mais pas de la personne qu'il espérait. Elle qui avait changé sa vie quand elle y était entrée. Celle avec qui il avait osé partager ce qu'il avait de plus secret. Elle qui s'était ensuite volatilisée aussi vite qu'elle était apparue.

La dernière fois qu'il l'avait vue, c'était en octobre. L'hiver était arrivé, puis le printemps, l'été, l'automne, et maintenant l'été à nouveau. Il ne l'avait pas vue depuis plus d'un an et demi. Bientôt deux. Il n'avait pas essayé de la contacter,

malgré l'envie qu'il avait de le faire. Mais Maria et lui avaient entamé une thérapie de couple et il ne souhaitait pas provoquer inutilement la jalousie de sa femme.

Ils avaient fini par laisser tomber la thérapie. Ce n'était pas aussi efficace qu'ils l'avaient espéré. Le temps avait passé. Il n'osait plus prendre le risque de s'imposer après tous ces mois de silence. Elle protégeait sa vie privée, ce qu'il lui fallait respecter. Même si en faire partie lui manquait.

Et elle n'avait de toute évidence pas eu de raison de donner de ses nouvelles. Elle avait été claire : elle préférait se débrouiller seule. Il n'avait aucune idée de ce à quoi ressemblait sa vie actuelle. Peut-être s'était-elle mariée. Avait-elle fondé une famille. Ou peut-être avait-elle déménagé loin.

Mais il n'y avait rien à faire. Sa première rencontre avec elle avait eu lieu juste après un spectacle. Depuis, il la cherchait des yeux chaque fois qu'il quittait la scène. Pourtant, la liste des messages reçus était sans équivoque.

Ce soir non plus, Mina n'avait pas donné de ses nouvelles.

Elle enleva ses lunettes et lui sourit. Elle croisa les jambes et se pencha en avant sur son siège. Ils étaient assis face à face, pas de table entre eux. Au début, Ruben avait été très mal à l'aise. Il se sentait exposé. Mais il avait fini par s'y habituer. Il ne pensait même plus à lorgner son décolleté quand elle se penchait en avant. Amanda était pourtant une très belle femme.

— On a déjà terminé ? demanda Ruben en consultant sa montre.

La séance n'avait duré qu'une demi-heure. Mais Amanda semblait vouloir clore la rencontre.

— Je ne pense pas que ce genre de travail se termine véritablement, dit-elle. Mais je ne vois pas de raison de poursuivre les séances si rien de nouveau ne se présente. Cela dit, ce serait plutôt à vous de le décider. Que ressentez-vous ?

Ruben regarda Amanda, la psychologue qu'il voyait un jeudi sur deux depuis plus d'un an. Son ressenti, encore ? Pénible, cette question. Mais elle ne le dérangeait plus autant qu'au début.

— Ce que je ressens, je le laisse à Freud, dit-il. S'il y a une chose que j'ai apprise, c'est que mes sentiments ne sont pas forcément ceux que je crois. Je n'*agis* plus seulement par mes sentiments, mais par mes pensées rationnelles. Par exemple, j'ai évité toute activité sexuelle ces derniers six mois. Alors que j'en ressens toujours autant l'envie.

Amanda leva un sourcil interrogateur.

— Je me suis tenu à carreau, insista-t-il. Comme convenu. Voilà ce que je veux dire. Je ne vais pas devenir ascète, non

plus, hein. Après tout, je suis un homme dans la force de l'âge. Mais maintenant que j'ai compris quel besoin je cherchais à satisfaire avec ce comportement, ça ne me semble plus aussi important.

— Quel était ce besoin ?

Ruben poussa un soupir. Voilà qu'ils y étaient de nouveau. À remuer encore ces maudits sentiments.

— Savoir que je pouvais les avoir, les femmes, me donnait un sentiment de pouvoir. En même temps, ça comblait aussi un besoin plus profond de...

Il poussa un nouveau soupir.

— ... d'intimité avec quelqu'un, dit-il, péniblement. Ça vous va comme ça ?

D'intimité avec quelqu'un. Si on lui avait dit qu'un jour il s'exprimerait comme ça à haute voix... Comme un pédé. Même ces réflexions-là, avait-il appris, étaient un genre de mécanisme de défense. Bon sang. Son collègue Gunnar et les autres gars de l'unité d'intervention seraient morts de rire s'ils savaient qu'il consultait une psychologue. Gunnar se plaisait à dire qu'il était fait de bois massif du Nord, et sa réponse à tous les problèmes se résumait à s'enfoncer au fin fond de la forêt avec un bidon d'eau-de-vie maison. Si les gars avaient idée de ce qu'il débitait face à Amanda, ils lui peindraient son casque en rose. Il jeta un coup d'œil à l'horloge murale. Huit heures et demie passées. Il aurait dû être à son bureau, à cette heure-ci. Il préférait que les autres ne se posent pas trop de questions sur son emploi du temps certains matins de la semaine. Le prétexte habituel, la prise de la veille qu'il fallait mettre dehors, commençait à être sacrément usé.

La prise de la veille, c'est ça oui. Il se rappelait à peine comme on s'y prenait. Il avait essayé de séduire Amanda lors de leur première séance, bien sûr, par automatisme. Le bide complet.

— Il me reste une chose à régler, dit-il. Il faut que je voie Ellinor.

— Ruben, souvenez-vous de nos échanges à ce sujet, l'avertit Amanda. Il faut tourner la page. Ellinor vous a hanté comme un fantôme pendant toutes ces années. Votre comportement

était une réaction à cela. Il faut lâcher prise. Vous n'en aurez pas terminé avant de vous être débarrassé du fantôme.

— Je sais. C'est la raison pour laquelle je veux m'y confronter. Pour clore notre histoire. Croyez-moi. Je veux juste la voir, pour la saluer. Et pour scier ce piédestal sur laquelle je l'ai mise. L'ancien Ruben n'aura alors plus rien à ruminer.

— C'est... Vous parlez avec une lucidité inhabituelle, dit Amanda en le dévisageant. Vous êtes sûr de vous ?

— Au pire, j'en serai quitte pour une nouvelle série de séances, répondit-il en riant.

Mais en réalité, il était sûr de lui. Il était incontestablement une meilleure personne qu'avant. Gunnar pouvait remballer ses commentaires.

Ils se levèrent et il serra la main d'Amanda. Cette fois-ci encore, il résista à l'envie de lui proposer d'aller boire un verre. L'idée n'était pas si déplacée, tant qu'il la gardait pour lui. Quand même, il était toujours Ruben. Mais il avait mieux à faire. Il s'était déjà renseigné et avait trouvé l'adresse d'Ellinor. Juste pour la saluer. Voir comment elle allait. Lui dire qu'il était désolé. Ensuite, la page serait tournée.

Vincent prit une profonde inspiration avant de faire son entrée dans la cuisine pour préparer le petit-déjeuner. Sa femme Maria s’y affairait déjà depuis une heure. Il savait d’avance que les émanations qui l’accueilleraient seraient de nature invasive. Il ne s’était pas trompé. Différentes sortes de bougies odorantes, de mélanges d’herbes en sachets de tissu, des savons et des parfums d’ambiance formaient un rideau d’odeur qui l’enveloppa comme une couverture mouillée.

— Chérie, on aura tous ces trucs à la maison pendant combien de temps encore ? demanda-t-il en se penchant pour attraper un mug dans le placard.

Le mug portait l’inscription : *Ce n’est pas moi qui suis immature, c’est toi qui piges que tchi*. Il versa du café et s’installa à la table.

— Tu as oublié tout ce qu’avait dit le thérapeute ? répliqua Maria, accroupie par terre. Qu’il est important que tu me soutiennes dans mon esprit d’entreprise.

Elle ne se donna pas la peine de se retourner vers lui, courbée qu’elle était sur les anges en céramique qu’elle emballait délicatement dans un grand carton.

— Si, je me souviens très bien. Et tu sais que je te soutiens à cent pour cent. Cette boutique en ligne, c’est une idée, euh... intéressante. Mais ce ne serait pas mieux si tu stockais ta marchandise dans un... un lieu de stockage ?

Maria poussa un profond soupir. Toujours en lui tournant le dos.

— Comme Kevin l’a déjà souligné, dit-elle, vu que ton nouveau spectacle n’a pas encore rapporté le coût de sa production,

il va bien falloir que j'endosse le rôle de cheffe de famille en assumant la responsabilité de nos dépenses.

Vincent la regarda avec surprise. C'était le raisonnement le plus sensé qu'il avait entendu sa femme prononcer depuis des années. Tous ces cours "je-crée-mon-auto-entreprise" n'avaient peut-être pas été si inutiles, au final. Même s'il devait bien admettre qu'il en avait assez d'entendre parler toutes les vingt minutes de ce coach, ce Kevin.

Vincent savait que Maria cherchait à se réaliser. C'était dans sa nature de trouver des personnes qui lui montraient l'exemple. Mais que son nouveau gourou serait un consultant en création d'entreprise, ça, il ne l'avait pas vu venir.

— La responsabilité de nos dépenses ? fit Rebecka en arrivant dans la cuisine en traînant les pieds. Tout ça va te coûter un max... Franchement, qui voudrait mettre toutes ces merdes chez lui ?

Rebecka semblait avoir adopté de façon permanente la mine boudeuse. Elle brandit une pancarte blanche avec dépit et lut à haute voix.

— *Live, love, laugh*. Sérieux. Moi ce serait *Cry, hate, die*, plutôt.

— Sois sympa, dit Vincent, bien qu'au fond de lui, il soit plutôt d'accord avec sa fille.

— Kevin dit que j'ai un instinct incroyable pour ce qui est commercialement viable, répondit Maria, agacée, en adressant un regard noir à sa belle-fille.

Rebecka l'ignora et ouvrit la porte du frigo.

— Arh, putain, Aston !

Son cri était dirigé vers la salle de séjour, d'où un hurlement lui vint en retour.

— QUOIII !

— T'as fini le lait avec tes céréales ? Et t'as remis le carton vide dans le frigo ?

— IL EST PAS VIDE, IL RESTE UN FOND !

La voix d'Aston résonna dans toute la maison. Rebecka regarda Vincent et retourna démonstrativement le carton tête en bas. Trois gouttes en tombèrent comme au ralenti vers le sol.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'écria Maria en se relevant d'un bond. Tu vas vite m'essuyer ça.

En se redressant, elle fit tomber par terre l'ange qu'elle avait sur ses genoux. La figurine éclata en mille morceaux. Elle était de toute évidence d'une matière des plus friables.

— Oh non ! Regarde ce que tu as fait, Rebecka !

— Moi ?! siffla l'adolescente. J'y suis pour rien, moi ! T'es juste tellement maladroite, et en plus tu m'accuses ! Comme d'hab. Tout est toujours ma faute. Et toi, papa, tu me défends jamais, tu la laisses me traiter n'importe comment. Merde. J'ai ma dose, je vais chez Denis.

Vincent ouvrit la bouche pour répondre, mais trop tard. Rebecka se dirigeait déjà vers la porte d'entrée.

— Tu rentres au plus tard à huit heures ce soir ! cria Maria après elle. On est que jeudi !

— J'suis en vacances ! hurla Rebecka.

Elle saisit sa légère veste d'été et claqua la porte derrière elle.

— Eh ben, merci pour le coup de main, dit Maria en le fixant, les bras croisés. Dépêche-toi d'emmener Aston au centre aéré, vous êtes en retard.

Vincent referma la bouche. Mieux valait se taire. Il ne savait toujours pas comment gérer ces déferlements de ressentiment. Quoi qu'il dise, elle le prenait mal. Sa nouvelle stratégie était donc de se taire, autant que possible.

Il fouilla sa mémoire à la recherche des conseils du thérapeute, il devait bien y avoir quelque chose. Ce n'était pas évident, d'autant plus qu'il lui avait été difficile de recevoir des conseils d'un professionnel qui était certainement moins compétent que lui question psyché humaine. Mais Vincent s'était efforcé d'être humble.

Au départ, il avait été question qu'il suive une thérapie personnelle pour enfin démêler ce qui était arrivé à sa mère quand il était enfant. Un événement qu'il avait passé quarante ans de sa vie à refouler. Il avait refusé. Il avait peur de laisser quelqu'un entrer pour fouiller. Une ombre vivait en lui, une ombre qui surveillait cet endroit-là de très près, et personne ne lui inspirait suffisamment confiance pour qu'il le laisse approcher.

Vincent avait espéré que la thérapie de couple agirait comme une sorte de cure miraculeuse. Que Maria et lui allaient retrouver leur relation d'avant, qu'il lui fallait juste réapprendre à la comprendre, à comprendre comment elle fonctionnait. Comme au début. Et aussi qu'elle ne serait plus envahie de jalousie chaque fois qu'il était en déplacement, ce qui était fréquent. Et ils avaient réellement essayé. Maria, surtout, avait essayé.

Le thérapeute avait suggéré l'évidence, à savoir que la source de sa jalousie se trouvait dans son manque d'estime d'elle-même. Et peut-être aussi dans les circonstances du début de leur relation, puisqu'il avait quitté sa femme précédente, Ulrika, pour sa petite sœur Maria.

Mais Vincent savait que ce n'était pas aussi simple. Il y avait autre chose en Maria que ni elle ni le thérapeute n'étaient parvenus à toucher du doigt. Quelque chose qui la rendait agressive dès qu'il prêtait attention à une autre personne ou à autre chose que leur vie familiale. Il savait que ce n'était pas sa faute, au fond, c'était instinctif. Le même instinct faisait qu'elle le regardait, à cet instant précis, comme s'il était un alien. Et comme si souvent, il n'avait qu'une envie : comprendre ce qu'elle attendait de lui.

Tout avait été si facile au début. Quand l'état amoureux leur avait fait tout abandonner, tout oublier, tout ce qui ne concernait pas leur amour. Il se souvenait encore de ce sentiment. Il existait encore au fond de lui. Il se souvenait de la façon dont ils terminaient la phrase de l'autre, tout ce qu'ils pouvaient communiquer d'un simple regard. Mais au cours des années, c'était comme s'ils avaient oublié le langage de l'autre. Comme s'ils se comprenaient de moins en moins, alors que cela aurait dû être l'inverse. Il ne voulait pas qu'il en soit ainsi. Mais il ne savait pas comment faire pour la retrouver. Comment faire pour *les* retrouver.

Elle attendait de toute évidence qu'il dise quelque chose. Toutes ces séances de thérapie devaient bien receler la pépite d'or à lui sortir maintenant. Le thérapeute avait suggéré que Vincent fasse toujours preuve de considération envers Maria quand elle s'énervait, même s'il la trouvait injuste, pour la

rassurer. La sensation de sécurité donnerait à Maria une meilleure base pour exprimer ses émotions de façon constructive, avant qu'elles ne se transforment en colère. Jusqu'à présent, ça n'avait pas vraiment été une réussite. Mais ça ne coûtait rien de recommencer.

— Mon amour, je prends note de ton agacement, dit-il en s'efforçant de rendre sa voix douce et apaisante. Mais ce n'est pas bon pour ton corps. Tu sens sûrement à quel point tes muscles et tes articulations sont contractés, et aussi comment ta circulation sanguine est entravée. L'équilibre naturel de ton système nerveux est perturbé, pareil côté cardiovasculaire et hormonal. De plus, ta tension artérielle augmente en même temps que ton pouls et ton taux de testostérone. Tout ça déclenche un excès de bile qui atterrit dans des régions de ton corps où elle ne devrait jamais se trouver.

Maria le regarda, sourcils levés. Le conseil du thérapeute avait l'air de marcher.

— En plus, quand tu es en colère, ton activité cérébrale se transforme, continua-t-il. Surtout dans les lobes temporal et frontal. Ce n'est pas bon pour toi de t'énerver à ce point. Peut-être pourrais-tu communiquer avec Rebecka de façon plus constructive ?

Il se tut et tenta un sourire prudent. Maria le fixait, immobile. Puis sa bouche se tordit comme si elle avait mordu dans un citron. Elle tourna les talons et s'en alla.

Julia était si heureuse d'être de retour que les larmes picotaient ses paupières. Jamais elle n'aurait cru qu'il lui tarderait à ce point de retrouver les murs de l'hôtel de police de Kungsholmen. Le bâtiment était loin d'être beau. Et ce jour-là, il aurait pu servir de sauna. Le système de ventilation avait rendu l'âme au moment précis où Stockholm, de mémoire d'homme, vivait son été le plus chaud. Julia passa la porte de la salle de conférences en s'éventant à l'aide d'une feuille de papier. Pour ses collègues, c'était un jeudi tout ce qu'il y avait de plus ordinaire. Pour elle, c'était la consécration.

Au moins jusqu'au moment où il faudrait leur expliquer la raison de leurs retrouvailles.

— Julia ! s'exclama un barbu en s'illuminant d'un grand sourire.

Elle écarquilla les yeux en réalisant que c'était Peder.

— C'est pas une barbe de hipster, c'est une barbe de jeune papa, dit-il joyeusement.

— C'est bel et bien une barbe de hipster, que tu le veuilles ou non, bougonna Ruben en faisant son entrée juste derrière elle. Et encore, on a de la chance qu'il fasse si chaud, sinon il se pavanerait encore avec le chapeau immonde qu'il a porté tout le printemps.

Tout était visiblement comme d'habitude. Et sauf erreur de sa part, même Mina et Christer avaient l'air contents de la revoir.

— Félicitations avec retard, marmonna Christer.

Le golden retriever répondant au nom de Bosse était allongé par terre à côté de lui, comme s'il n'avait pas bougé depuis

six mois. Cette fois-ci, le chien avait trop chaud pour se lever et la saluer comme il se doit. Elle dut se contenter d'un bref jappement de joie.

— Oui, félicitations ! dit Mina en fixant la veste de Julia, un tic nerveux au coin de l'œil.

Julia suivit son regard et jura.

— Et merde ! Pas moyen de trouver un seul vêtement qui ne soit pas taché de vomi !

Elle arracha sa veste et s'apprêtait à la poser sur le dossier d'une chaise quand le tic de Mina s'intensifia et lui fit changer d'avis. Le portemanteau était plus approprié.

— Au début, c'est seulement de la bouillie qui remonte, dit Peder avec un sourire entendu. Ça part facilement au lavage. Tu verras, la banane ou le Stroganoff en pot, c'est une tout autre histoire. La seule solution, c'est d'imbiber d'abord les taches de Vanish, de préférence en poudre, tu sais, les bidons roses. Ensuite il faut laver à quatre-vingt-dix degrés, avec de la javel. Franchement, au début, il vaut mieux ne porter que des vêtements blancs...

— Je vais y réfléchir, dit Julia en levant la main pour parer à une éventuelle suite. Et bonjour à vous aussi.

Elle était déjà débordée par la montagne de choses à gérer quand on a un bébé de six mois, merci bien. Inutile de s'inquiéter d'avance pour tous les problèmes qui se présenteraient à la prochaine tranche d'âge.

— Bien. Je suis très contente d'être de retour, et c'est super de vous revoir tous. J'ai bien sûr suivi de près vos activités pendant mon absence, et je suis fière de vous. Mina, toutes mes félicitations pour ta gestion de l'équipe pendant cette période. Pour ma part, je me sens prête et motivée. Peut-être pas complètement reposée, mais on ne peut pas tout avoir.

Elle émit un rire un peu tendu. Une partie d'elle avait envie de raconter les disputes déchirantes que son retour à l'hôtel de police avait provoquées. Ces conflits qui avaient fait voler en éclats l'illusion d'une belle relation égalitaire. Son couple n'avait simplement jamais été mis à l'épreuve par l'arrivée d'un enfant. Les arguments que Torkel lui avait balancés étaient les mêmes que ceux qui la faisaient soupirer quand c'étaient

ses amies qui les lui rapportaient. Qu'elle était biologiquement plus apte à s'occuper d'un nourrisson. Que Torkel ne pouvait en aucun cas manquer son travail, les conséquences seraient dramatiques. Son entreprise ferait faillite, le PIB de la Suède chuterait, l'euro s'effondrerait, la catastrophe prendrait une envergure mondiale, et la fin de la vie sur Terre suivrait rapidement.

Mais ce qui la révoltait le plus, c'était qu'ils avaient passé un accord. Elle devait prendre les six premiers mois, lui les six suivants. Ils avaient tous les deux obtenu leurs congés parentaux. Ce qu'elle n'avait pas vu venir, c'était que du côté de Torkel, ce n'était que du pipeau. Il n'avait jamais cru qu'elle tenait vraiment à ce partage équitable. Elle était hantée par son expression atterrée quand, la semaine précédente, elle lui avait rappelé qu'elle reprenait le travail ce jeudi.

Torkel avait cru qu'elle aurait compris par elle-même qu'elle ne souhaitait "rien de plus que de rester à la maison avec Harry", qu'elle n'avait "en réalité aucune *envie* de reprendre le travail". Fin de citation.

Pendant plusieurs jours, ils n'avaient plus échangé un mot.

Quand elle se préparait pour partir, seulement quelques heures plus tôt, elle ne reconnaissait plus l'homme qui faisait les cent pas devant elle. Un inconnu colérique, les cheveux en bataille et le regard paniqué, qui déblatérerait sur l'instinct maternel et l'"héritage biologique", et qui répétait en boucle qu'il fallait qu'il parle à son chef. À la fin, elle n'avait eu d'autre solution que de tout bonnement abandonner Harry et s'en aller. Elle n'avait pas encore osé regarder son portable.

— Bon retour parmi nous, lui dit Ruben avec un sourire débordant de sous-entendus.

Julia essaya d'ignorer le fait que son regard était scotché à sa poitrine. Elle avait arrêté d'allaiter une semaine plus tôt, mais ses seins n'avaient pas l'air d'avoir capté le message. Les bonnets B faisaient partie de ces choses qu'elle avait hâte de retrouver. Elle et les bonnets E n'avaient jamais fait bon ménage.

— Attends, avant de passer aux choses sérieuses, il faut que je te montre, dit Peder joyeusement en sortant son téléphone.

— Non ! gémirent Mina, Christer et Ruben à l'unisson.

Sans leur prêter la moindre attention, Peder planta son téléphone dans les mains de Julia et démarra une vidéo.

— Les triplées, s'exclama-t-il. Elles chantent la chanson d'Anis Don Demina au Melodifestivalen pour la sélection à l'Eurovision. Elles sont trop chou !!!

Julia observa les trois bébés enthousiastes, en couches-culottes, qui se balançaient d'un côté à l'autre devant une grande télévision. C'était super mignon, il fallait bien l'admettre. Mais à cet instant précis, elle avait du mal à apprécier le spectacle à sa juste valeur. Ce n'était pas le moment idéal pour l'exposer à des enfants en bas âge, en particulier ceux des autres.

— Attends, je vais mettre le son, dit Peder. Elles chantent aussi.

Ses collègues poussèrent des gémissements encore plus bruyants.

— Merci, je crois que j'ai compris, répondit Julia en lui rendant son téléphone. Elles sont vraiment adorables. Cela dit, il faut qu'on se mette au boulot. Il s'agit d'un enlèvement d'enfant. Ossian Walthersson, cinq ans. L'alerte date d'hier après-midi, mais il y a eu un malentendu, l'information n'a pas été traitée en priorité.

— Mais bon Dieu, dit Peder, ça ne devrait pas être possible, ça !

— Non, mais c'est ce qui s'est passé. La direction nous a confié l'enquête, en nous signifiant que c'est désormais notre priorité absolue.

Mina hochla la tête et but une grande gorgée de sa bouteille d'eau. Elle la reposa ensuite sur la table, tout au bord, apparemment le plus loin possible de la barbe de Peder. Même Bosse remarqua le geste et s'approcha d'elle, les yeux pleins d'espoir et la langue pendante.

— Christer ! dit Mina. S'il doit absolument être avec nous dans cette pièce, il faut lui donner à boire. S'il s'approche plus que ça de ma bouteille, tu m'en devras une neuve.

— Calmos, soupira Christer. En vérité, une langue de chien, c'est extrêmement propre. Mais je peux aussi bien lui apporter une gamelle d'eau, vu le temps qu'on va passer dans cette pièce. Ce n'est pas drôle pour lui non plus, imagine-toi.

Il fit signe au chien de revenir vers lui. Ce dernier adressa un regard désapprobateur à Mina avant de se recoucher aux pieds de son maître. Julia envisagea d'expliquer à Christer qu'il avait tout faux, que la langue d'un chien n'est pas propre du tout, que sa flore bactérienne est très différente de celle de l'humain, et certaines de ses bactéries sont carrément dangereuses. Mais elle s'abstint devant le regard tendre du maître à son chien.

— J'avais oublié l'impression de gérer une garderie, dit-elle. Concentrons-nous et mettons-nous au boulot au plus vite. Notre unité bénéficiera de l'assistance d'une personne qui a déjà traité une affaire équivalente. Il vient des négociateurs... du groupe de négociation... ah, si seulement ils pouvaient se décider à donner un nom à cette entité. Vous voyez ce que je veux dire.

Elle fit une pause. Tous la regardaient avec surprise.

— C'est vrai, tiens, pourquoi ce département n'a toujours pas de dénomination claire ? demanda Peder.

— Ça relève de la pure psychologie, répondit Julia. Sans nom, c'est comme s'il n'existait pas. Du coup les criminels ont plus de mal à les repérer.

— Waouh, dit Peder en levant les sourcils.

— Donc, la personne en question n'est plus des leurs puisqu'elle sera désormais des nôtres et sa contribution ne sera pas de trop. Il a déjà pas mal cogité sur le cas Ossian et devrait arriver d'une minute à l'autre.

— On a vraiment besoin d'être plus nombreux ? demanda Mina, le front plissé.

— Tu veux dire que nous autres, on te suffit ? gloussa Christer en frappant du coude en direction de Mina.

Il connaissait assez bien sa collègue pour éviter tout contact physique direct. Julia avait prévu la réaction de Mina. Mina Dabiri n'aimait pas les changements. En particulier quand ils étaient synonymes de nouvelles relations humaines. Et pourtant, cela ne pouvait que lui faire du bien. Depuis la fin de l'enquête avec Vincent, presque deux ans auparavant, Julia ne l'avait pas vue échanger le moindre mot avec qui que ce soit d'autre que ses collègues les plus proches. Et elle doutait

que Mina ait profité du congé maternité de sa patronne pour changer de personnalité. Cela ne lui ferait pas de mal de voir son cercle professionnel s'agrandir.

— Sans doute une idée des chefs pour des raisons politiques, dit Christer.

Il gratta Bosse dans la nuque, qui le gratifia d'un regard débordant d'amour.

— La diversité est tellement à la mode en ce moment. Mais on a déjà deux nanas. Du coup, c'est soit un pédé soit un produit d'importation.

— Christer ! dit Peder en décochant un regard sévère à son collègue plus âgé. C'est exactement pour ce genre de conneries que t'as été muté ici. Tous ces stages que la direction t'a forcé à faire, ça t'a toujours pas sorti de la préhistoire ?

Christer soupira et continua à gratter Bosse derrière l'oreille.

— C'est bon, je rigole, maugréa-t-il, embarrassé. Qu'est-ce que les gens sont facilement offensés, de nos jours ! Il n'y a aucun jugement de valeur dans ce que je dis, ce que tu aurais saisi si tu avais suivi les mêmes stages que moi.

— Certains choix de vocabulaire ont une connotation difficile à ignorer...

Un bruit discret interrompit Peder. Tous se tournèrent vers la porte.

— Quel timing, dit Julia, montrant de sa main l'homme qui fit son entrée. Je vous présente le nouveau membre de notre unité, Adam Balondemu Blom.

— Excellente prononciation, répondit l'homme en souriant. Mais Adam Blom suffira.

Cette vieille femme méchante est trop bête. Elle a dit qu'elle avait des chiots, mais c'est pas vrai. Mais elle a une vraie voiture de sport, on dirait un jouet, mais c'est une vraie grande voiture.

Quand elle est venue à l'école hier, elle a demandé si je voulais essayer sa voiture de sport, et je voulais bien. Mais ensuite on est partis. Elle a dit que nous allions revenir, on allait juste faire un tour pour qu'elle me montre la vitesse à laquelle sa voiture pouvait aller. Mais on est pas revenus.

Alors j'ai eu peur. Très très peur.

Dans mon ventre c'était comme quand l'eau sort de la baignoire en tourbillonnant. Ça descend et ça part à l'intérieur.

Je lui ai dit, mais elle a pas répondu.

On a roulé pendant très longtemps. Maintenant on est chez elle. Moi, je veux rentrer à la maison. Je veux pas rester ici. La femme dit "bientôt". Tout le temps "bientôt". Et elle dit que je dois arrêter de pleurer.

Il y a d'autres gens aussi. Des adultes. Je les connais pas. J'ai peur d'eux. Ils viennent me voir, puis ils s'en vont. Ils disent que je peux jouer à Roblox sur l'iPad si je veux, mais je veux pas. J'aime pas ici, et y a pas la même odeur qu'à la maison.

Toute la nuit, je regarde le plafond. Tout est noir. Il n'y a aucune lumière.

J'appelle papa. Puis maman. Personne ne vient.

— Ossian, tu vas seulement rester ici un petit moment, dit la dame le matin. Un jour ou deux. Ensuite tu pourras rentrer chez toi.

Ils me donnent à manger, mais c'est pas bon, et de toute façon je veux pas manger. Je demande pourquoi je dois rester ici. Mais elle répond pas. Personne me répond. Ils disent seulement que je dois arrêter de pleurer et que tout ira bien.

Leurs voix sont gentilles. Mais pas leurs yeux.

Mina observait la nouvelle recrue avec curiosité, le plus discrètement possible. Tout le monde n'avait pas cette délicatesse, Ruben, par exemple, le dévisageait sans scrupule, et non sans une certaine animosité. Mina n'était pas surprise. Adam Blom avait un physique remarquable, des biceps conséquents et des plaquettes de chocolat visibles à travers son tee-shirt moulant. Elle nota avec amusement que Ruben s'était inconsciemment redressé et rentrait le ventre.

Pour sa part, Mina n'était pas particulièrement attirée par les montagnes de muscles. Elle avait une préférence pour les corps d'hommes fins et élégants, la prestance, les physiques subtilement athlétiques plutôt qu'ostensiblement bodybuildés. De préférence mis en valeur par un beau costume et... Mina se ressaisit, agacée. Ses pensées avaient une fâcheuse tendance à prendre des directions déconcertantes. Elle s'obligea à se concentrer sur ce que Julia disait devant son tableau blanc. Julia avait la mine grave de quelqu'un qui s'apprête à dire quelque chose d'important.

— Comme déjà mentionné, nous sommes en charge de l'enquête sur la disparition d'Ossian Walthersson.

— Cinq ans, dit Peder d'une voix tourmentée.

Mina le comprenait. Un enfant disparu, c'est le pire cauchemar de tous les parents, et même un policier expérimenté ne pouvait y rester indifférent. Peder était lui-même jeune père. Mina n'avait aucun mal à se mettre à la place des parents, même si sa vie de mère de famille appartenait à un passé lointain.

— Oui, exactement. Ossian a disparu de son école maternelle à Södermalm hier après-midi, il s'agit sans doute d'un enlèvement. Il va falloir interroger au plus vite toutes les personnes impliquées. Il existe certaines similarités entre la disparition d'Ossian et un cas précédent. La direction nous demande de regarder ça de plus près.

Julia se tourna vers le nouveau membre de l'unité.

— Adam, peux-tu nous faire un récap de cette autre affaire ?

Il s'éclaircit la gorge. Julia se rassit en encourageant du regard Adam à prendre sa place. Il se leva et se positionna avec autorité devant le tableau. Mina lui enviait la facilité avec laquelle il affrontait cette équipe de policiers inconnus et probablement assez sceptiques. Elle-même se sentait toujours mal à l'aise dans ce type de situations, même quand il n'y avait aucune raison.

— D'abord, quelques précisions sur moi-même et d'où je viens.

Christer glissa un regard lourd de sens à Peder. Si Christer osait demander au nouveau s'il était originaire du Kenya ou de Gambie, Mina le mettrait à la porte elle-même, avec son chien.

— Je viens du groupe des négociateurs, se lança Adam. On a rapidement fait appel à nous dans l'affaire de la petite Lilly Meyer il y a un an. Nous avons toutes les raisons de penser que sa disparition était liée au conflit extrêmement malsain opposant les deux parents concernant la garde de l'enfant. L'hypothèse étant qu'un membre de la famille avait enlevé la petite, j'ai été convoqué au cas où des négociations délicates auraient été nécessaires.

— C'est la fillette qui a été retrouvée morte peu après, c'est ça ? dit Peder, la voix étouffée.

Mina se souvenait très bien de cette affaire tragique, environ un an plus tôt. Elle avait fait l'effet d'une bombe. L'enfant avait été retrouvée recouverte d'une bâche sur une jetée à Hammarby Sjöstad, à seulement quelques mètres d'un marchand de glaces très fréquenté. Les médias avaient été impitoyables avec les enquêteurs responsables de l'affaire, parce qu'aucun suspect n'avait pu être désigné alors que l'enfant

avait été immédiatement identifiée. Les parents avaient vidé leur sac auprès de la presse. L'affaire était encore à ce jour embarrassante pour la police de Stockholm. Et toujours pas résolue.

Bosse avait l'air de ressentir l'état d'esprit de Peder. Le chien rampa sous la table jusqu'à lui et planta son museau sur ses genoux. Mina observa avec un vif dégoût la tache humide qui s'étendait sur le pantalon de Peder.

— C'est exact. Lilly a disparu et a été retrouvée assassinée au début de l'été sur la terrasse de Lugnet, c'est-à-dire le ponton de pique-nique de Hammarby Sjöstad, face au port de Norra Hammarby.

— Mais... on n'avait pas conclu que l'affaire était effectivement due au conflit de garde ? demanda Ruben sur un ton légèrement hostile. Comme tu viens de le dire ? Dans ce cas, quel rapport avec notre enquête à nous ? Et pourquoi est-ce qu'on aurait besoin d'un négociateur ?

Mina constata qu'il était toujours en train de rentrer son ventre. Ça devait être passablement inconfortable.

— Oui et non. Aucun coupable n'a encore été identifié, et le seul signalement dont nous disposons porte sur un couple d'un certain âge qui se trouvait dans les environs. Un signalement fourni par un enseignant stressé, incapable de décrire le couple avec précision. Et, oui, les soupçons contre un membre de la famille subsistent et n'ont en aucun cas été écartés. Mais... je ne crois pas à l'hypothèse familiale. Surtout plus maintenant que nous avons une affaire quasi identique avec l'enlèvement d'Ossian.

— En quoi est-ce que les deux affaires se ressemblent, selon toi ? demanda Mina en fronçant les sourcils.

— Enlevé de son école maternelle par un inconnu que personne n'a vu, dit Adam. Ça arrive beaucoup moins souvent que ce que les séries policières soi-disant réalistes veulent nous faire croire. Dans la réalité, un enlèvement est presque toujours perpétré par un membre de la famille. Parfois dans le but de ramener l'enfant dans un pays d'origine. Parfois c'est l'un des parents qui tente de récupérer l'enfant suite à un jugement de garde. Par contre, des kidnappeurs que

personne ne semble avoir repérés, que ce soient les employés des maternelles ou la police ? Ça n'arrive pratiquement jamais. Et là, ça s'est produit deux fois. Et la direction est d'avis que mon expérience de l'affaire Lilly peut vous être utile. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Je peux partager rapidement et efficacement avec vous tout ce que j'ai, tant ce que vous pouvez lire dans les rapports que ce qui ne se trouve qu'entre les lignes.

— Je suis d'accord avec la direction quant à l'aide qu'Adam pourrait nous fournir, dit Julia en regardant Ruben droit dans les yeux. On peut continuer ? Ruben ?

Ruben murmura quelque chose d'inaudible, puis hocha la tête.

— Lilly avait été retrouvée au bout de trois jours, c'est ça ? demanda Christer en s'essuyant le front de sa manche de chemise.

La chaleur dans la pièce était accablante. Mina faisait de gros efforts pour réprimer son inconfort.

— Ossian a disparu hier... Si les deux cas sont bien liés, alors ça urge sérieusement, nota Christer.

— Mais attendez, dit Peder. Vous croyez que c'est la même personne qui a encore frappé ?

— Nous n'avons pas encore de théorie précise, dit Julia en s'éclaircissant la voix. Mais le mode opératoire le donne à penser. Par conséquent, on va partir du principe que nous disposons de très peu de temps. On m'a en effet demandé de tenir une conférence de presse dès ce soir. D'ici là, je veux qu'Adam et Ruben interrogent le personnel de la maternelle. Mina et Peder se chargent des parents d'Ossian.

— Christer pourrait pas aller à la maternelle avec Adam ? fit Ruben en consultant sa montre. J'ai un truc à faire.

— Christer doit vérifier le registre des délinquants sexuels connus, dit Julia. Et je veux aussi la liste de tous ceux qui ont été libérés au cours de l'année. Pour ne rien laisser au hasard. Et Ruben, sauf erreur de ma part, tu es toujours policier. Là, maintenant, tu n'as rien d'autre à faire.

— Il va falloir repousser ton date Tinder, dit Mina.

— Les registres, donc, soupira Christer. Comme d'hab.

— J'utilise pas Tinder, merde, bougonna Ruben. J'en ai pas besoin. Contrairement à toi, Mina. Toi, tu pourrais devenir nonne que ça ferait pas de différence.

Mina saisit son téléphone, ouvrit démonstrativement l'app store, téléchargea Tinder et plaqua l'écran devant le visage de Ruben.

— Alors, content ? demanda-t-elle. Tu vas pouvoir te mettre au boulot, maintenant qu'on est tous rassurés sur l'avenir de ma vie sentimentale ?

Elle supprimerait l'application dès la fin de la réunion, bien entendu.

— On se calme, dit Julia sévèrement. Et on se met au boulot. C'est du sérieux.

Adam, à ses côtés, avait l'air de ne pas savoir où se mettre.

— Comme tu peux le constater, dit Julia en se tournant vers lui, nous ne sommes peut-être pas... l'unité la plus disciplinée qu'on puisse imaginer. Mais nous sommes des bons. La plupart du temps.

— Tant mieux, dit Adam, l'air grave. Comme tu dis, un jour est déjà passé. Le temps presse.

N'ayant pas le courage de travailler dans son bureau suffoquant, Christer s'installa dans l'open space avec son ordinateur. Il saisit son téléphone et contempla un instant les soixante-quatre carrés noirs et blancs qui s'affichaient sur l'écran. La partie était terminée depuis longtemps, il avait juste du mal à s'y faire.

Il s'était toujours considéré comme un bon joueur d'échecs. Non pas qu'il ait pratiqué tant que ça. Mais il s'imaginait qu'il *devait* être doué. Ça allait en quelque sorte de pair avec ses autres attributs. Le whisky. La solitude. Le jazz. Bon, depuis que Bosse avait fait son entrée dans sa vie, il n'était plus si seul que ça, mais même le chien faisait partie du tableau.

Son opinion sur ses propres performances en tant que joueur d'échecs avait pris un sacré coup le jour où il avait trouvé une application de jeu gratuite. Depuis, il jouait presque quotidiennement sur son téléphone ou son ordinateur. Il avait commencé presque six mois auparavant et n'avait pas encore dépassé le niveau débutant. Et n'avait pas encore gagné la moindre partie. Il soupira, comptabilisa la défaite dans l'application et reposa le téléphone. Inutile de reporter encore ce qu'il avait à faire.

Mina vint s'installer à ses côtés et ouvrit son ordinateur portable.

— Je vais te donner un coup de main, annonça-t-elle. On se lance ? On n'a pas de temps à perdre.

— OK allons-y, souffla-t-il. Le registre des délinquants sexuels. Super ambiance.

Il regarda, apathique, dans sa tasse de café. Froid. Depuis trop longtemps. Il soupira bruyamment et Bosse inclina la tête, compatissant.

— Couché, mon bonhomme. Papou va travailler un peu. Tu as de l'eau. Et ton panier.

Il gratta le chien derrière les oreilles. Satisfait de cette attention, Bosse se coucha dans son panier, après avoir fait les trois tours sur lui-même de rigueur.

— Bon, bon, dit Christer en lançant le programme. Voyons ce qu'on va trouver comme fumiers.

Ce type de travail ne l'enthousiasmait pas. Des heures et des heures, page après page, à chercher une aiguille dans une botte de foin. Une tâche pénible, ingrate. Qui tombait systématiquement sur lui. Bon d'accord, cette fois-ci, Mina lui donnait un coup de main, et c'était chouette de sa part. Mais le plus souvent, il s'y collait tout seul.

On ne l'invitait plus à chasser les criminels en ville. Non pas que ça lui manque. Mais ça aurait été sympa qu'on le lui propose encore de temps en temps. Juste par courtoisie entre collègues. En reconnaissance de son expérience et de ses nombreuses années de patrouille. Certes, il était heureux d'y échapper, mais quand même.

— Je peux vérifier si on avait lancé un avis de recherche dans l'affaire Lilly, dit Mina. Au cas où il s'agirait d'un récidiviste. Et toi, tu vérifies qui est en liberté actuellement ?

— Ça marche, dit-il en faisant défiler le registre.

Colonne après colonne. Pauvre type après pauvre type. Si les gens avaient la moindre idée du nombre d'individus ignobles qui circulent en toute liberté, ils ne mettraient jamais les pieds dehors. L'extrême droite avait réussi à faire gober à certains que le véritable danger s'appelait Ahmed ou Mohammed. Mais ce que Christer avait sous les yeux, c'était une file ininterrompue de "Sven Westin", "Karl-Erik Johansson", "Peter Lundberg"... Blancs comme neige qu'ils étaient. Et ils adoraient les petits enfants. Ils avaient tous le même genre d'apparence, et après coup les voisins disaient toujours : "Il était tellement sympathique. On n'aurait jamais cru..." Ou : "Il doit y avoir un malentendu, il a toujours été très gentil avec mes enfants."

Bosse renifla en dormant et remua les pattes comme s'il courait. Christer se demanda ce qu'il pouvait bien chasser. Pas des pédophiles, en tout cas. Il aurait pourtant pu se rendre utile. Quel monde ! Il espérait que Julia se trompait, que les hommes et les femmes qui défilaient sur son écran n'avaient rien à voir avec la disparition d'Ossian. Personne n'avait pas besoin de ça en plus de tout le reste.

Christer regarda autour de lui. L'open space était plus vide que d'habitude. Les vacances. Ses collègues descendaient des bières à Sandhamn ou sur un voilier quelque part, ils mitraillaient des *raukar* sur l'île de Gotland, ou retapaient leur maison d'été.

Mina se leva.

— Il me faut du café, dit-elle. Malgré la chaleur qui règne ici. T'en veux un ? Je peux t'aider encore un petit moment, ensuite Peder et moi irons parler avec les parents d'Ossian.

Il hocha la tête, sombre. Le temps jouait en faveur des kidnappeurs d'Ossian. Il l'entendait presque s'égrener. Il avait de longues heures de recherche devant lui. Dans les strates les plus sordides des registres de la police. Oui, il lui fallait de la caféine, définitivement.

— Est-ce qu'on est vraiment les mieux placés pour ce travail ? dit Peder en déglutissant.

Mina comprit que par "nous", il voulait dire "moi", comme dans "moi qui ai des enfants".

— Si tu penses que tu ne vas pas y arriver, je peux m'en charger seule, dit-elle avec douceur. C'est OK pour moi.

Peder secoua la tête.

— Non, ça fait partie du boulot. Je le sais bien. Faisons ce que nous avons à faire.

Ils se dirigeaient vers l'un des véhicules de service du garage, et elle le laissa prendre la place du conducteur. Conduire détournerait son attention de ce qu'ils avaient à accomplir. De plus, elle le lança dans une conversation sur ses enfants, une manœuvre de diversion infaillible. Elle regarda ensuite par la fenêtre en laissant libre cours à ses pensées tandis que Peder déblatérait sans interruption à côté d'elle.

— ... et puis ce matin, Meja, tout d'un coup, elle dit *bouillie de flocons d'avoine*, babillait-il, apparemment en plein milieu d'un long récit. Tu te rends compte à quel point elle est intelligente, elle n'a que trois ans, et à trois ans la plupart des gamins se contentent de dire des trucs incompréhensibles comme *billie*, mais elle, elle dit *bouillie de flocons d'avoine*. Ce n'est pas la première fois que je me dis qu'on va sans doute devoir la mettre dans une école spécialisée. Il paraît que c'est un vrai défi d'avoir un enfant surdoué, voire plus qu'un enfant qui vous pose d'autres difficultés, mais on y fera face quand il le faudra, on est bien d'accord là-dessus, Anette et moi. Et il y a

Majken qui va sans doute faire des choses incroyables dans le domaine du sport, si tu la voyais dans les structures d'escalade à la maternelle, tu comprendrais ce que je veux dire, elle a un sens de l'équilibre et une force hors du commun, avec elle c'est de l'athlétisme de haut niveau qu'il va falloir gérer, on s'y prépare déjà mentalement, il faudra sûrement se rendre disponibles pour la conduire à ses entraînements et tout et tout. Et enfin il y a Molly. Elle a un don avec les animaux, c'est incroyable, l'autre jour elle a ramené un oiseau dont l'aile était blessée, et il a fallu l'installer dans une boîte à chaussures rembourrée de coton, et elle l'a veillé comme une vraie petite maman oiseau. Malheureusement, il est mort, mais sa sensibilité quand elle s'occupe des animaux... c'est comme si elle parlait avec eux, vraiment je veux dire, alors là nous avons affaire à une future vétérinaire, j'en suis persuadé, elle travaillera peut-être dans le parc animalier de Kolmården, ou dans un zoo, et je crois que...

Mina reprit sa contemplation du paysage, en laissant le bavardage enthousiaste de Peder entrer par une oreille et sortir par l'autre. Ils passèrent par Stureplan, remplie à ras bord de gens bien sapés, équipés de lunettes de soleil qui devaient valoir un bras, et au bronzage parfait. La terrasse du restaurant Sturehof était bondée, les verres de vin rosé scintillaient au soleil. Elle leur enviait leur moment tranquille à profiter du soleil, sans la moindre contrainte. Elle-même se trouvait coincée dans cette voiture de police, le cœur serré, en route pour parler à un couple de parents désespérés se demandant où leur enfant avait bien pu passer. Et le temps était en train de leur filer entre les doigts. Comme ça avait été le cas pour Lilly.

Tom, de l'école maternelle, avait l'air plus malheureux que Ruben ne l'aurait cru possible pour un homme adulte. En plus de lui, il y avait sa collègue Jenya et la directrice Mathilda dans la petite salle du personnel de la maternelle de Backen. Avec Ruben et Adam, la pièce était pleine à craquer. Toutes les fenêtres étaient grandes ouvertes. Sans alléger l'atmosphère pour autant, nota Ruben. La sueur sur le front de Tom n'allait pas tarder à couler sur son nez et ses joues.

Ruben essaya de se concentrer. Déjà pendant la réunion du matin, ses pensées déviaient vers Ellinor. Il se demandait ce qu'il allait lui dire en arrivant chez elle. Il croyait que c'était juste une courte réunion pour le retour au travail de Julia, et qu'il serait rapidement dans sa voiture, en route pour chez Ellinor. Au lieu de ça, ils s'étaient retrouvés avec l'affaire Ossian sur les bras. Il fallait qu'il se concentre là-dessus maintenant. Qu'il fasse abstraction du fait qu'il allait bientôt revoir quelqu'un qui le hantait depuis plus de dix ans. Il aurait tout le temps de penser à Ellinor plus tard, quand cette affaire serait résolue. Il fallait trouver Ossian sans tarder. Ossian avait besoin que lui, Ruben, fasse son boulot.

Il repoussa Ellinor de ses pensées et observa les autres personnes qui s'entassaient dans cette petite salle du personnel. Mais avant qu'il n'ait le temps d'ouvrir la bouche, Adam l'avait devancé.

— Alors, les événements d'hier, dit son nouveau collègue. Comment se fait-il que personne n'ait remarqué l'absence d'Ossian ?

Bon sang. Question entrée en matière, il n'y allait pas de main morte. Adam n'était-il pas censé être expert en négociations ? Même Ruben était au courant qu'on ne démarre pas un entretien avec une attitude accusatrice. Ces pauvres gens avaient déjà l'air de croire qu'ils étaient bons pour la taule. Adam et lui n'obtiendraient rien d'utile s'ils se sentaient sous pression. Tom avait le regard fixé sur un mur rempli de dessins que les enfants avaient faits de leurs enseignants, avec plus ou moins de succès.

— Nous avons simplement besoin de savoir où chacun se trouvait au moment de la disparition d'Ossian, dit Ruben avec autant de gentillesse que possible.

Tom eut l'air de vouloir disparaître sous terre. Il tira un mouchoir d'une boîte sur la table et s'essuya les yeux.

— Les enfants sont nombreux quand nous sommes dans le parc de Skinnarvik, dit-il. On ne les voit pas tous tout le temps. Et les plus grands n'ont pas besoin d'autant de surveillance que les plus petits. Mais ils savent tous qu'ils n'ont pas le droit de quitter le parc sans nous prévenir, et on les compte régulièrement. Ne pas voir Ossian pendant quelques minutes n'a rien d'anormal.

Tom s'interrompit et regarda à nouveau les dessins. L'un d'eux représentait une figure masculine étonnamment détaillée à l'intérieur d'un grand cœur. Un T de couleur verte était dessiné sur sa chemise. Dans un angle, les mots *opp opp* accompagnés de la signature de l'artiste en lettres désordonnées mais appliquées. Ossian. Ruben eut soudain une boule dans la gorge et dut s'éclaircir la voix.

— Leur monde..., dit Tom, la voix pâteuse, *notre* monde est un lieu sûr, normalement.

— Nous n'en doutons pas, dit Adam. Pourtant, le fait est que vous avez foiré, tant au niveau de la sécurité que de la surveillance.

Bordel de... Ruben commençait à comprendre pourquoi Adam avait dû quitter son groupe de négociateurs. Les larmes coulaient maintenant à flots sur les joues de Tom.

— Ce qui est tout à fait humain, poursuivit Adam. Il n'y a aucun jugement dans ce constat. Mais comprenez que c'est

l'attitude à laquelle vous serez confronté. Surtout de la part des autres parents. Plus on en sait sur ce qui s'est vraiment passé, plus on sera en mesure de vous aider à transformer cette attitude en empathie.

Adam se détourna de Tom et regarda Mathilda, la directrice, droit dans les yeux.

— Et je pense que vous allez en avoir besoin, compte tenu du taux d'absence à la maternelle aujourd'hui, dit-il.

D'accord. C'était donc là qu'Adam voulait en venir. Mais ceci n'était pas un interrogatoire ou une séance de négociations. C'était une conversation, et Adam n'avait visiblement pas beaucoup d'expérience dans ce domaine. Ruben ne pouvait pas s'empêcher de ressentir une certaine satisfaction. Adam pouvait bien se pavaner avec ses plaquettes de chocolat et son mètre quatre-vingt-dix. En fin de compte, c'était quand même à lui, Ruben, de gérer cette situation.

— Ce que nous souhaitons savoir, se lança-t-il, c'est si vous avez vu, ou si vous savez quelque chose qui pourrait nous aider dans nos recherches. Par exemple, avez-vous la moindre idée concernant l'identité de la femme qui a emmené Ossian ?

Jenya secoua la tête. Elle n'avait pas l'air de souffrir autant de la chaleur que Tom, malgré son hijab. Ruben résista à l'envie de lui demander si elle ne crevait pas de chaud avec ce tissu sur la tête. On lui avait sans doute déjà posé la question tant de fois qu'elle en avait perdu le compte depuis longtemps.

— Nous avons parlé avec tous les enfants, dit-elle. Ils sont étonnamment bien au fait des parents et des grands frères et sœurs des uns et des autres. Mais personne n'avait vu cette femme auparavant.

Adam se leva et se tourna vers la fenêtre qui donnait sur la colline où Ossian avait disparu. Il avait l'air de réfléchir à quelque chose. Puis il revint et se rassit.

— On se retrouve donc au point de départ, dit-il. Comment se fait-il que personne d'entre vous ne l'ait vu ? Alors que les enfants l'ont bien vu. Étrange, non ?

— Insinuez-vous que mon personnel serait impliqué dans cette affaire ? dit Mathilda en ouvrant grand les yeux. Qu'ils font exprès de ne rien vous dire ? Je peux vous assurer que

Tom et Jenya font partie des meilleurs instituteurs avec qui j'ai jamais travaillé. Ils ont mon soutien inconditionnel. Et je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée de poursuivre cette conversation en l'absence d'un avocat, puisque vous avez l'air de nous accuser.

Ruben fit un geste pour calmer le jeu. Quel merdier. Un avocat. Manquerait plus que ça. Adam aurait pu prévenir avant de commencer à creuser leurs propres tombes, Ruben aurait emporté sa pelle. Au fond, voir Adam pédaler dans la semoule ne lui était pas si désagréable. Sauf que là, ça risquait de déteindre sur lui.

— Je crois que cette femme ne voulait surtout pas être vue, dit-il doucement. Elle attendait le bon moment. Rien n'a été laissé au hasard. Personne ne vous accuse de quoi que ce soit.

Ces mots eurent l'air de rassurer Mathilda.

— Une dernière question, dit Adam. Il y a un détail qui m'intrigue. Le fait qu'Ossian la suive de son plein gré. Il a l'habitude de se fier aux inconnus ?

— Non, mais il adore les voitures de course, fit Tom d'une voix sourde. Lamborghini, Koenigsegg, Porsche. Il connaît toutes les marques et tous les modèles. Qu'elles soient vraies ou en plastique n'a aucune importance. Tant que ça a l'air de pouvoir aller très vite. Et il préfère les rouges.

— Et cette femme avait des voitures de sport, si j'ai bien compris, dit Adam en hochant la tête.

— C'est en tout cas ce qu'elle a dit à Felicia. Des voitures et des chiots. Felicia n'a aucune raison de raconter des histoires. Par contre, on ne sait pas si la femme avait réellement des chiots. Felicia n'en a pas vu.

— Et donc, personne n'a jamais vu la femme en question, dit Ruben en consultant ses notes. Ce qui ne veut pas dire qu'elle ne connaissait pas Ossian. A-t-il eu un comportement différent ces derniers temps ? Ou bien, ses parents ?

Tom secoua la tête.

— Tout était comme d'habitude. Une semaine d'été tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Jusqu'à... jusqu'à hier, donc.

— D'accord, dit Adam en se levant. Merci pour votre aide. Ce sera tout pour le moment.

Mathilda se leva pour les raccompagner. Ruben était un peu impressionné par cette femme. Habituellement, les gens étaient trop intimidés pour prendre des initiatives quand la police venait les voir. Mais ce n'était pas le cas de Mathilda. Quand il l'avait fallu, elle avait su protéger son groupe comme une lionne. Et elle avait de l'allure. La question, c'était de savoir si elle était aussi dominatrice au lit. Autrefois il aurait tout fait pour en avoir le cœur net. Mais aujourd'hui il se contentait de fantasmer. La faute à cette foutue psy.

— Nous allons, nous aussi, entamer une enquête interne minutieuse, dit Mathilda en lui tendant la main. Vous êtes maintenant informé de tout ce que nous savons pour le moment. Je vous serai reconnaissante de nous tenir au courant s'il y a du nouveau. Nous avons conscience de notre responsabilité dans cette affaire, croyez-moi.

Ruben et Adam serrèrent les mains à tous les trois. La main de Tom était molle, et il avait l'air mort à l'intérieur. Il lui faudrait sans doute un petit moment avant d'être à nouveau d'attaque.

— Bien joué, lui glissa Adam à voix basse tandis qu'ils s'éloignaient. Le bon vieux *good cop, bad cop*, toujours efficace quand on est pressé. Et le plus important en ce moment, c'est de faire vite.

Ruben le fixa, ébahi. Tous ces négociateurs avaient toujours l'air de se croire dans un film. D'après Ruben, un groupe d'experts en négociation avait pour but de construire un environnement rassurant afin que le malfaiteur se sente en confiance et vide son sac. Adam avait fait tout le contraire. En même temps, Ruben ne pouvait pas le contredire puisqu'ils avaient effectivement obtenu tout ce qu'il y avait à savoir.

— Mais la prochaine fois, ajouta Adam, je veux être le *good cop*.

C'est ça, oui. Ne surtout pas oublier la pelle, se dit Ruben.

Vincent regarda dehors par la fenêtre du bureau de ShowLife Productions sur Strandvägen. Le soleil de l'après-midi était haut dans le ciel et faisait joliment scintiller l'eau en dessous. Mais il ne prêtait pas attention au jeu des rayons du soleil sur la surface de l'eau. Il était entièrement absorbé par l'image de lui-même propulsé par une catapulte ou rampant dans une pièce remplie d'insectes. En tenue de sport moulante.

— Ne sois pas si difficile, dit Umberto dans son dos. Ce sera parfait pour ton image de marque. Il faut qu'on montre un aspect un peu plus... humain de toi. Si possible.

Vincent quitta la fenêtre et se rassit. Pour une fois, les gâteaux faits maison brillaient par leur absence sur le bureau de son agent. Ça signifiait peut-être qu'Umberto et lui avaient retrouvé une relation plus proche, apaisée. Ou alors qu'Umberto commençait à en avoir assez de lui. Les six *punschrullar* industriels au milieu de la table signalaient pourtant qu'Umberto ne l'avait pas totalement mis au placard.

— Mais quand même, Fort Boyard ? dit Vincent avec réticence.

Il s'empara d'un *punschrulla* à l'instant où il fut certain qu'Umberto allait en prendre un lui-même. Il en restait donc deux. Maintenir un minimum d'ordre est important.

— Il doit bien y avoir d'autres programmes télé qui sont un peu plus... moi, dit-il. S'il faut vraiment que j'apparaisse à la télé.

Umberto soupira en se penchant en avant, les bouts des doigts contre son menton.

— Vincent, *amico mio*, écoute-moi. Mon boulot, c'est de veiller à ce qu'un maximum de gens achètent des places pour tes spectacles et tes conférences. Parce que sinon ?

— Sinon, tu perds de l'argent, dit Vincent.

— Exact. Mais avant tout, *tu* perds de l'argent. C'est très simple, au fond, c'est de l'économie basique. Pour que tu puisses continuer à vivre de ton métier, il faut qu'on vende plus de billets, compte tenu de l'augmentation de nos frais. Et je sais que les billets se sont vendus comme des petits pains pendant un temps, grâce à l'affaire de Jane. Mais ça va pas durer éternellement. Il va à nouveau falloir rappeler aux gens que tu existes, et surtout leur donner envie de venir te voir. Ce qui signifie qu'il faut bien que tu sois propulsé d'un canon à la télé de temps en temps.

Vincent essayait de ne pas montrer combien toute cette histoire le stressait.

L'émission de télévision suédoise s'intitulait *Fångarna På Fortet*, Les Prisonniers du fort. Les lettres F P F avaient les emplacements 6, 16 et 6 dans l'alphabet. 6166. Quand Benjamin était petit, Vincent lui avait acheté une boîte de Lego en vrac. Les gens sérieux, quand il s'agit de Lego, ce qui était le cas de Vincent avec Benjamin, et également d'Aston depuis peu, mentionnent toujours la référence du modèle concerné parce que plusieurs kits de Lego peuvent contenir les mêmes articles. Vincent était quasiment sûr que la boîte de Benjamin avait porté le numéro d'article 6166. Ce lien entre *Fångarna På Fortet* et les Lego était sans aucun doute un pur hasard. D'un autre côté, les lettres L E G O avaient les positions 12, 5, 7 et 15 dans l'alphabet, et 125715 correspond au code hexadécimal d'une nuance très spécifique de vert. Approximativement la même couleur que la mer autour du fort Boyard où l'émission *Fångarna På Fortet* est filmée. En tout cas à marée basse. Tout est lié. Il suffit de faire un petit effort pour le voir.

— Vincent, lança vivement Umberto. T'es parti où, là ?

Le ton donnait l'impression qu'il avait dit son nom plusieurs fois sans que Vincent ne l'entende.

— Lego, répondit-il.

Umberto secoua la tête.

— Il faut vraiment que tu le fasses, insista-t-il.

Vincent acquiesça imperceptiblement tout en se demandant comment il en était arrivé là. Mais Umberto avait probablement raison. Il n'avait plus qu'à commencer à s'entraîner rigoureusement. L'émission exigerait sans doute bien plus de lui qu'il n'était capable de fournir actuellement. Faire de l'exercice était aussi une bonne façon de s'occuper au cours de l'été, pour ne pas laisser les pensées vagabonder dans de mauvaises directions.

Vers Mina, par exemple.

Umberto prit l'un des deux derniers *punschrullar*. Vincent soupira. Il n'avait pas eu envie du premier, et encore moins du deuxième. Mais il n'avait pas le choix. Un *punschrulla* solitaire avait un aspect presque obscène, c'était tout bonnement inacceptable. Il prit le dernier, et remarqua le léger sourire en coin de son agent. Enfoiré d'Umberto. Il le faisait exprès.

— D'accord, dis-leur que j'accepte, dit-il. J'irai. C'est quand ?

— Dans un bon mois.

Une grosse boule de gâteau au goût d'arak se bloqua dans sa gorge. Un mois. Il lui fallait trouver un entraîneur personnel dès cet après-midi.

Ils disent qu'il ne doit pas avoir peur. Bizarre. Pourquoi il ne devrait pas avoir peur ? Ils ne le laissent pas voir maman et papa. Ils ne veulent pas lui dire où ils sont. Il leur est peut-être arrivé quelque chose.

La maman d'Ebba est morte. Un jour, les grands-parents d'Ebba sont venus la chercher à la maternelle, et il a fallu qu'Ebba rentre au milieu de la journée. Sa mère était morte de quelque chose qui s'appelle concer.

Et si maman et papa avaient le concer ?

Et qu'ils sont morts.

Et c'est pourquoi on est venu le chercher à l'école. Mais alors, pourquoi ce n'est pas grand-mère et grand-père qui sont venus ? Il se recroqueville sur le matelas. Il a une drôle d'odeur. Tout ici a une drôle d'odeur.

Il ne suce plus son pouce depuis longtemps. Il est trop grand pour ça. En plus, sucer son pouce peut déformer les dents, dit grand-mère. Mais à cet instant, il en a besoin.

Son corps est lourd et fatigué. Il n'a pas dormi de la nuit. Seulement pensé à maman et papa et le concer. Au loin il entend des voix. Mais ce ne sont pas les voix de maman et papa.

Il ferme les yeux.

S'il arrive à dormir un peu, ils seront peut-être là quand il se réveillera.

L'appartement de Bellmansgatan était petit mais douillet, et tout indiquait qu'une famille avec un enfant vivait ici. Une boîte flambant neuve avec une voiture de sport en Lego, dans un grand sac en plastique, traînait parmi les chaussures dans l'entrée. D'autres jouets étaient éparpillés un peu partout. Il s'agissait de toute évidence d'une famille très active. Quantité de dessins et de photos de vacances étaient collés sur la porte du frigo. Sur la table, les restes de céréales d'un petit-déjeuner d'enfant séchaient au fond d'un bol en plastique.

— Excusez-nous du désordre, nous...

La mère d'Ossian n'acheva pas sa phrase. Son regard absent indiqua à Mina qu'elle devait prendre des calmants puissants. Mais Fredrik, le père d'Ossian, était calme et présent. Seul un léger tremblement de la main quand il fit un geste vers un canapé blanc Ikea trahissait son agitation intérieure.

— Viens, ma chérie. Viens.

Il toucha délicatement le bras de Josefin et la dirigea vers le salon. Elle le suivit et se laissa choir dans le canapé. Elle fit glisser une de ses mains sur une grande tache.

— Quelle idée d'acheter un canapé blanc alors qu'on venait d'avoir un bébé, dit-elle. Mais on croyait... on croyait que c'était comme dans les magazines sur la maternité ou à la télé. Un petit bout de chou trop mignon qui ne fait que dormir. On pensait... on était sûrs qu'on allait y arriver. Fredrik et moi faisons du cheval quand nous étions ados, si on arrivait à gérer les caprices d'un cheval, un bébé ne nous poserait pas de problème. Et puis... il est arrivé...

— Josefin, nous ne sommes pas obligés...

Fredrik posa une main sur son bras, mais elle se secoua en renifflant.

— Il est arrivé, et il ne faisait que crier, crier, crier. Tout le temps. Jour et nuit. Il était tellement énervé... Je ne comprenais pas pourquoi il était si énervé tout le temps. C'était comme s'il haïssait le monde, comme s'il nous haïssait, nous. Et je voulais... Je souhaitais... Parfois, j'avais envie de ne jamais l'avoir eu, que nous revenions comme avant, qu'on soit seulement tous les deux. Je sais qu'on ne doit pas dire ce genre de chose, qu'il ne faut jamais regretter d'avoir mis au monde un enfant. Mais on était bien tous les deux, Fredrik, tu te souviens comme on était bien ?

Elle tourna le visage vers son mari qui hocha la tête.

— Josefin, tu es en état de choc, tu culpabilises et tu cherches une explication, dit-il. Ça ne sert à rien. Mais oui, je m'en souviens.

Il tenta une nouvelle fois de poser sa main sur son bras et, cette fois-ci, elle le laissa faire.

— Je me souviens comme c'était dur au début, dit-il. Tu as raison. Mais on y est arrivés. N'est-ce pas ? On y a fait face. Ensemble. Et au bout d'un moment, il a arrêté de pleurer tout le temps. Il est devenu un petit garçon joyeux. *Oppa Gangnam Style*, pas vrai ? Il lui arrive encore de s'énerver, bien sûr, mais la plupart du temps tout va bien. Et quand il fait du Lego, il est très concentré. N'est-ce pas, ma chérie ?

Josefin hocha la tête en silence, sans le regarder.

— Oui, il est joyeux. Mais pense à tous ces moments au début quand je regrettais de l'avoir eu. Si tout ce mauvais karma s'était accumulé, et si quelqu'un m'avait entendue, avait cru que je le pensais vraiment... Maintenant ça nous rattrape.

Le visage de Fredrik se déforma. Il lâcha son bras et fixa du regard le tapis aux motifs blancs.

— Tu sais bien que ça ne marche pas comme ça. Il va nous revenir. Je le sais. On va le retrouver. Il s'est juste... perdu... un petit moment.

Il regarda sa montre. Ensuite, il leva les yeux et regarda Mina.

— Dites-moi que vous allez le retrouver. Vous les retrouvez toujours, en principe, non ? Ça ne fait que vingt-quatre heures. Pas plus. Il sera bientôt là, n'est-ce pas ?

Mina déglutit. Elle était bien placée pour savoir que parfois, on disparaît pour ne jamais revenir. Mais elle, elle avait disparu de son plein gré. Ce n'était pas le cas d'Ossian.

— La plupart des enfants sont retrouvés au bout de quelques heures, dit Mina. Ossian est recherché depuis vingt-quatre heures, ce qui est un peu plus inhabituel. Cela dit, pour le moment il n'y a pas de raison de penser qu'on ne le retrouvera pas. Sachez que c'est notre priorité absolue.

Elle évita de mentionner que les enfants qu'on retrouvait très vite s'étaient en général égarés, ou bien étaient allés chez un copain en oubliant de prévenir les parents. Ceux-là n'avaient pas été enlevés par une femme dont la voiture était remplie de jouets.

À vrai dire, elle sentait dans chaque cellule de son corps la pression du temps qui s'écoulait.

— Parlez-nous du matin, avant sa disparition, intervint Peder. S'est-il passé quelque chose d'inhabituel ? Avez-vous remarqué quelque chose en le déposant à l'école ? Une personne dans les environs que vous ne connaissiez pas ?

— C'est moi qui l'ai déposé, dit Josefin tout en caressant la tache de la main. Vous savez que les pubs, c'est du pipeau ? Ces lessives qui sont censées enlever n'importe quelle tache ? J'ai essayé tous les produits disponibles sur le marché, des traitements spéciaux au pré-lavage... des lavages au détergent et à quatre-vingt-dix degrés. Rien à faire. Celle-ci, c'est du chocolat, je crois. Il a eu le droit de manger un Kinder Surprise dans le canapé, mais le jouet à l'intérieur a capté toute son attention, et les morceaux de chocolat sont restés là, sur le tissu. Tu t'en souviens, Fredrik ? Je crois que c'était un petit robot en cinq pièces, il n'y avait plus que ça qui comptait...

Sa voix se perdit dans le vide.

— Chérie, dit Fredrik, et Mina vit à quel point il luttait pour ne pas s'effondrer. Chérie, concentre-toi. La police demande si tu as vu quelque chose d'inhabituel hier quand tu l'as déposé.

Ou quelqu'un ? N'importe quelle observation qui pourrait les aider à retrouver la personne qui a emmené Ossian ?

— Rien. Je n'ai rien vu. Tout était comme d'habitude. Les parents. Les enfants. Je suis le genre de maman qui ne retient jamais les prénoms des autres parents. Je ne sais même pas quel enfant est à qui.

— Josefin...

Fredrik lui caressa le bras. Elle se secoua, comme un chien mouillé.

— Je suis aussi du genre à toujours oublier les réunions des parents d'élèves, les journées thématiques ou en plein air... comme hier matin. Il aurait dû emporter un goûter. Je l'ai oublié. Comme d'habitude. Il adore les crêpes froides. Enroulées. Si je n'avais pas oublié, peut-être que...

Josefin se tut.

— Je suis désolé que nous ne puissions pas vous aider, dit Fredrik.

— Il y a quelque chose que vous pouvez faire, dit Mina. Nous aimerions, avec votre accord, rendre publique la recherche d'Ossian. Nous allons tenir une conférence de presse dans quelques heures. Un appel à témoins pourrait nous apporter une aide précieuse.

Fredrik regarda sa femme qui avait à nouveau les yeux rivés sur le canapé. Elle acquiesça silencieusement.

— Tout ce que vous voulez, dit-il.

Il se leva et s'approcha du frigo, d'où il décrocha quelques photos fixées par des aimants multicolores.

— Voici des photos d'Ossian, dit-il à son retour. Je suppose que vous en aurez besoin.

Mina remarqua qu'il tenait les photos de façon à ce que sa femme ne les voie pas. Josefin étouffa un sanglot. Un sanglot chargé d'un chagrin trop lourd à porter pour un seul être humain.

— Merci, dit Peder. N'oubliez pas que les médias vont les publier. Pour la bonne cause. Mais vous devriez peut-être éviter les journaux et la télévision pendant les prochains jours.

— Une dernière question, dit Mina. Vous n'avez pas le moindre soupçon ? Personne dans votre entourage qui pourrait

vouloir vous nuire, à vous ou à Ossian ? Ou qui pourrait avoir une raison de l'enlever ?

Fredrik réfléchit un instant puis secoua vivement la tête.

— Si nous avions eu la moindre suspicion, ou n'importe quel détail qui aurait pu vous intéresser, on l'aurait dit. Mais nous sommes... nous sommes une famille tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Je travaille comme directeur artistique dans une agence de publicité, Josefin est rédactrice dans une maison d'édition. Nous... avons grandi dans des milieux ordinaires, nos familles et nos amis sont ordinaires. Notre vie est tout à fait banale... Du moins, elle l'était.

Mina se rendit compte que sa façade était en train de s'effondrer. Elle échangea un regard avec Peder et tous deux se levèrent.

— Nous comprenons, dit-elle. Peder a trois fillettes de trois ans, et moi j'ai, j'ai...

Elle s'interrompit à temps en retenant son souffle. Ça avait été à deux doigts. Elle sentit le regard surpris de Peder mais évita de le croiser.

— Nous faisons tout notre possible pour retrouver Ossian, conclut-elle.

Josefin était restée dans le canapé, mais elle leva la tête et regarda Mina dans les yeux.

— N'achetez jamais de canapé blanc, murmura-t-elle.

Mina acquiesça. Quand ils quittèrent l'appartement, elle évita de regarder les chaussures d'enfants qui traînaient par terre dans l'entrée.

La poitrine de Julia se serra un instant devant la porte de l'appartement. Étrange, ces phénomènes de comportements incontrôlables. Elle inspira profondément avant d'actionner la poignée. Les hurlements de Harry s'échappaient de l'intérieur.

— Coucou ? lança-t-elle d'une voix enthousiaste.

Pas de réponse. Elle appela une fois encore, sans obtenir davantage de réponse. Mis à part les cris stridents d'un bébé extrêmement mécontent.

En route vers la chambre à coucher, elle passa devant la cuisine. On aurait dit qu'une bombe l'avait dévastée. Des pots pour bébé, des assiettes sales, des peaux de bananes, des morceaux d'essuie-tout froissés et une quantité saisissante de tasses à café plus ou moins vides. Intéressant. Torkel ne manquait jamais de lui faire des remarques quand elle était à la maison avec Harry et qu'il y avait du désordre à son retour du boulot. Il ne ratait jamais une occasion de lui demander à quoi elle passait ses longues journées de mère au foyer.

Elle ouvrit délicatement la porte de leur chambre.

Harry, dans son petit lit à barreaux, était rouge de colère. Il manifestait avec force toutes les nuances de son considérable répertoire. Torkel dormait profondément sur le grand lit. Il s'était affalé tout habillé sur la couette et ronflait bruyamment.

Julia regarda sa montre et jura. Elle n'avait pas vraiment le temps de passer par la maison, mais elle était obligée de se changer avant la conférence de presse. Les vêtements qu'elle avait mis ce matin étaient trempés de sueur. Et elle s'était dit qu'elle en profiterait pour embrasser les grosses joues de

Harry. L'avalanche de SMS reçus de Torkel au cours de la journée avait également fini par lui donner mauvaise conscience. Même si elle savait que ça n'avait pas lieu d'être.

Elle prit Harry dans ses bras. Il se tut instantanément à son contact, et elle comprit au même moment l'origine de son mécontentement. L'odeur était carabinée. Elle le porta jusqu'à la table à langer dans la salle de bains pour le changer. Dès qu'il fut propre, il se mit à gazouiller et à tendre ses petites mains potelées vers le mobile suspendu au-dessus de la table. Ces figurines de toutes les couleurs étaient incroyablement populaires et attiraient tous les bébés comme une drogue.

— Viens, mon bonhomme. Tu vas aider maman à se changer, et après on va réveiller papa parce que maman doit retourner au travail. Il y a un autre petit garçon quelque part qui est sûrement très triste et qui a peur. Il attend avec impatience que maman le retrouve.

Harry babilla et essaya de lui tirer les cheveux. Ses mains de bébé avaient une capacité incroyable à saisir les petits cheveux près des oreilles, là où ça fait le plus mal, pour ensuite tirer avec une force surprenante.

— Aïe ! Ne fais pas mal à maman, s'exclama-t-elle avec une grimace tout en essayant de desserrer son emprise.

Julia l'installa dans son couffin pour se changer. D'abord une douche italienne – du déodorant sans lavage préalable – puis une chemise et un pantalon propres. Elle était prête à repartir travailler, aussi longtemps que nécessaire.

Elle prit ensuite Harry dans ses bras, plongea le visage dans son cou dodu et respira son odeur de bébé. Le petit rit aux éclats en agitant ses bras dans tous les sens. Elle sentit quelque chose se libérer en elle et l'inonder de tendresse.

Jusqu'à présent, elle avait réussi à séparer les deux sphères. Un enfant qui avait disparu. Et sa propre maternité. Elle avait réussi à tenir Ossian et Harry loin l'un de l'autre. Mais à ce moment précis, les images des deux enfants se superposaient.

Ossian.

Harry.

Ossian.

Harry.

Un enfant de cinq ans, un bébé. L'enfant de quelqu'un d'autre. Leur enfant. Son enfant. Un enfant disparu. Un enfant ici, dans ses bras.

C'était pour lui, pour Harry, qu'il fallait qu'elle se dépêche de retourner au travail. La journée serait encore longue. Elle le serra encore plus fort contre elle. Sentit sa petite main douce contre son cou. Julia inspira profondément avant de repartir à la chambre. Elle coucha Harry à côté de Torkel qu'elle secoua doucement. Torkel sursauta, hagard.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est moi. Je suis juste rentrée pour me changer. Il faut que j'y retourne. J'ai changé Harry, mais je crois qu'il ne va pas tarder à avoir faim.

Torkel bondit hors du lit et lui lança un regard féroce.

— Tu repars ? Et moi ? Je l'ai eu toute la journée ! Je croyais que tu serais un peu là ce soir. Tu ne t'es même pas donné la peine de répondre à mes messages. Sérieusement, Julia, ça va pas fonctionner comme ça. Mon boulot a appelé, j'ai mille mails à traiter et...

Julia sortit immédiatement de la chambre, les mots de Torkel lui martelant le dos. Devant elle, le visage d'Ossian.

Et juste à côté, celui de Harry.

Elle prit son sac et se dirigea vers la porte de l'entrée. Les invectives de Torkel retentissaient toujours derrière elle.

L'ordinateur portable sur les genoux de Vincent était chargé à fond. Il n'avait pas voulu prendre le risque de tomber en rade de batterie. Un compteur sur l'écran lui indiquait combien de minutes et de secondes il restait jusqu'à dix-sept heures, l'heure à laquelle la transmission en direct allait démarrer sur le site de la police. Le communiqué qui l'avait annoncée ne comportait que le nom de Julia puisque c'était elle qui allait tenir la conférence de presse. Vincent ne savait même pas si Mina faisait encore partie de l'unité. Mais il pouvait toujours espérer.

Avec un peu de chance, il la verrait.

Avec un peu de chance.

L'ombre en lui se mit à remuer. Elle l'habitait depuis petit, depuis l'époque des événements avec sa mère. L'ombre s'était installée à ce moment-là. Mais il avait vite appris à la tenir en échec en faisant des calculs dans sa tête, par exemple, où en se concentrant sur la façon dont les choses étaient liées les unes aux autres dans un schéma complexe. Parfois c'était difficile de faire la différence entre les véritables automatismes et ceux qu'il inventait lui-même, mais ça n'avait pas beaucoup d'importance. Comme à l'instant même, pendant qu'il attendait la conférence de presse, où sa femme venait de poser sur le rebord de la fenêtre un piège à guêpes fabriqué à partir d'un abreuvoir pour animaux de compagnie. Et qu'il se dit que "*bi i marinad*"* était l'anagramme de Mina Dabiri.

* Traduction littérale : "abeille en marinade". (Toutes les notes sont des traducteurs.)

L'essentiel, c'était qu'il arrive à maintenir sa pensée logique et analytique. Pour n'accorder aucune place à l'ombre.

Il était si bien parvenu à occulter l'ombre qu'il n'y pensait presque plus. Sa famille l'avait grandement aidé. Quand il fallait préparer le casse-croûte de midi pour Aston, ou quand il s'inquiétait de savoir si les amis de Rebecka étaient vraiment des amis, il n'y avait simplement plus de place pour autre chose. Et quand il avait rencontré Mina, l'ombre avait même complètement disparu. Avec elle, il s'était senti parfaitement normal.

Et puis, ça avait pris fin.

Mina et lui ne se voyaient plus.

L'ombre était revenue, plus forte qu'avant. Les plans diaboliques de sa sœur l'avaient ravivée, et cette fois-ci la présence de sa famille n'était plus suffisante pour la refouler. Il ne craignait pas que l'ombre le submerge complètement, il vivait avec elle depuis bien trop longtemps. C'était plus comme un passager clandestin. Ou un ami à l'influence néfaste. Un ami qui se faisait de plus en plus tapageur.

L'idée que Mina puisse être présente à la conférence de presse avait eu pour effet d'écartier l'obscurité pour un moment. Le compteur de l'écran disparut enfin, laissant découvrir une salle. Au milieu de l'image se trouvait un pupitre derrière lequel personne n'avait encore pris place. On entendait le murmure des voix et les mouvements des journalistes qui attendaient, en dehors du champ de la caméra. Cinq micros hérissaient le pupitre en attente de la personne qui allait parler. Il soupira. Même chez la police, aucun sens de l'ordre, visiblement. Il posa un stylo contre l'écran en guise de sixième micro.

C'était un peu mieux.

Au bout d'une minute de plus, Julia fit son apparition et prit place derrière le pupitre. Des flashes se mirent à crépiter en même temps que le brouhaha se calmait.

— Merci d'être venus, dit-elle. Allons droit à l'essentiel. Hier après-midi, entre quinze heures trente et seize heures, Ossian Walthersson, cinq ans, a disparu de l'école maternelle de Backen près de Zinkensdamm, à Södermalm, Stockholm.

On ne voyait personne d'autre de la police. Vincent avait tellement espéré voir Mina qu'il en eut mal à la poitrine. Mais elle allait peut-être arriver. Il fallait s'armer de patience.

Ossian.

Commence par la lettre O, l'Oméga de l'alphabet grec. Également la dernière des vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, ce qui donnait un sens symbolique à cette lettre. Selon le christianisme primitif, l'Oméga signifiait la fin de tout. Le jour du Jugement dernier. Quoi de plus approprié pour l'enlèvement d'un enfant ? Vincent constata qu'il n'arrivait absolument pas à respirer calmement.

— Tout semble indiquer qu'Ossian a été enlevé, continua Julia. C'est pourquoi nous ne sommes pas seulement à la recherche d'Ossian mais aussi d'une femme d'une bonne trentaine d'années qui est arrivée sur les lieux en voiture. Nous n'avons hélas aucun signalement, nous savons seulement qu'elle conduisait une voiture de sport. Elle avait peut-être des chiots dans la voiture. De race inconnue.

Elle s'interrompt et exhiba une photo. Probablement prise dans le parc de Gröna Lund. Ossian avait de longues boucles d'été blondes et souriait joyeusement en direction de l'appareil photo, la moitié inférieure de son visage plongée dans une barbe à papa. Vincent leva les yeux de son écran et regarda vers la porte de la chambre d'Aston. Son petit dernier était en train de jouer de l'autre côté. Ils avaient bataillé pendant une demi-heure pour obtenir de lui qu'il s'occupe tout seul. Aston préférait toujours sa mère à Vincent, mais aujourd'hui, justement, le conflit avait été particulièrement rude. Mais peu importaient les disputes avec lui, Vincent aimait son fils par-dessus tout. Il ne pouvait pas imaginer ce qu'il ressentirait si Aston disparaissait. L'idée seule le rendait malade. Il n'osait pas penser à ce que vivaient les parents d'Ossian en ce moment.

— Vous avez tous reçu cette photo par mail, dit Julia aux journalistes réunis dans la salle. Tout renseignement qui peut nous aider à localiser Ossian d'abord, mais aussi la femme, sera reçu et traité en haute priorité. Inutile de vous dire à quel point l'affaire est urgente.

Les flashs se remirent à clignoter à l'écran.

— Que disent les parents ? demanda quelqu'un hors champ.

— Les parents d'Ossian vous imploront de nous aider, dit Julia. Mais ils ne sont pas en état d'affronter les médias, et nous vous prions de le respecter. Ils ont cependant envoyé un message.

Le portrait d'Ossian remplissait maintenant son écran, avec un texte.

Voici Ossian. Il aime danser et chanter. Ossian est la joie de notre vie. Aidez-nous à retrouver la joie de notre vie.

Suivi d'un numéro de téléphone ainsi que des liens vers les réseaux sociaux.

— Nous vous sollicitons pour toute information qui pourrait concerner l'affaire de près ou de loin, dit Julia. Vous pouvez contacter la police via Facebook ou Instagram. Et bien sûr aussi par téléphone et mail. Nous aimerions que vous, les journalistes, partagiez vos propres coordonnées dans chaque publication concernant cette affaire. Les gens préfèrent parfois contacter la presse que la police.

— Avez-vous déjà des pistes ? fit une autre voix.

Julia regarda longuement dans la direction d'où était venue la question. Tout son visage était tendu. Vincent se dit qu'il devrait peut-être lui proposer une formation rapide de contrôle du langage corporel. Pas une mauvaise idée en fait, il pourrait proposer l'idée à la police. Peut-être que Mina s'inscrirait. Elle n'avait pas besoin de cours, bien sûr, son langage corporel avait toujours été sans aucune ambiguïté. Le souvenir d'un geste de Mina occupa un instant son esprit, et quelque chose se mit à voltiger en lui. Il fit un effort pour réprimer le souvenir. Il n'en avait aucune envie, mais il ne fallait pas rater la fin de la conférence de presse. Les épaules de Julia se relâchèrent légèrement.

— Sincèrement, non, finit-elle par répondre.

Le ton de Julia signifia la fin de la séance. Cette fois-ci, ce serait aux journalistes eux-mêmes d'accomplir la majeure partie du travail. Mina n'allait apparemment pas se manifester. Tant mieux, peut-être, parce qu'il ne savait vraiment pas comment il aurait réagi si elle s'était montrée.